

match

Le plus grand hebdomadaire sportif

DANS CE NUMÉRO :

**Champs
de neige**

par PELLOS



CROSS COUNTRY. — Challenge de l'U.S. Métropolitain. — Cette épreuve fut un triomphe pour l'équipe de l'U.S. Belfortaine, où figurent de nombreux tirailleurs marocains. Voici un passage de l'Anglais Parker, avant qu'il ne soit irrémédiablement lâché, suivi, dans l'ordre, par Abd el Kader, El Ghazy, qui gagnera, Belaïssa et Bouazzat.

LES SPORTS LES GENS LES FAITS

Le prochain match de l'équipe de France de football aura lieu le 3 janvier, à Paris. Nos amis belges auront, ce jour-là, la tâche de lutter contre notre formation qui voudrait bien montrer, en 1938, la même réussite qu'en 1937. Il est probable d'ailleurs que l'équipe de France 1938 ressemblera à celle de 1937 comme une sœur, bien que le sélectionneur, M. Gaston Barreau, soit perplexe en ce qui concerne le poste d'ailier gauche et que la première réunion d'entraînement ait été plutôt ratée, par suite des absences dues, en général, aux coups et blessures.

M. Gaston Barreau écoute volontiers les conseils, mais n'en fait — et c'est un hommage à lui rendre — qu'à sa tête. On lui suggère de renoncer un peu à nos vieilles gloires fatiguées; je veux parler de Veinante, de Delfour, de Langiller en particulier. Mais il n'ose pas incorporer des jeunes dans notre équipe, parce qu'il est rare qu'un jeune, si brillant qu'il soit dans son club, se révèle à son avantage lorsqu'il fait partie d'une équipe de sélection.

En tout cas, il sera bon d'entraîner la future équipe de France; et par entraînement nous entendons surtout entente tactique, étude de combinaisons, développement des liens d'amitié entre les joueurs. Car l'équipe de Belgique, qui a quelques défaits à venger, sera, on peut en être sûr, un adversaire ardent et difficile.

Un autre sélectionneur, Jean Galia, a complètement changé l'équipe de France. Mais il s'agit, vous l'avez deviné, du rugby XIII. Les Australiens ont fait des étincelles, à Paris, le 1^{er} janvier, devant une équipe de France qui parut extrêmement médiocre; depuis, les Kangourous ont eu fort à faire, devant les Roannais d'abord, puis devant les joueurs du Sud-Ouest, qu'ils ont battus avec toutes les peines du monde. On peut donc espérer que la nouvelle équipe de France — et quand vous lirez ces lignes vous saurez le résultat — se sera comportée très honorablement devant les Kangourous qui semblent accuser, non pas un manque d'entraînement, mais bien les douceurs de la vie française.

Pour en revenir au football, quelques confrères se sont émus qu'on ait eu l'idée d'incorporer dans l'équipe de France le footballeur Jordan, fraîchement naturalisé français. J'avoue que je ne comprends pas très bien cette crise de pudeur. Les mêmes confrères oublient qu'on a fait jouer dans l'équipe de France des Duhart, des Lauri, des Kaucsar, etc., qui étaient, eux aussi, fraîchement naturalisés.

On ou est Français ou on est étranger ! Du moment qu'on est naturalisé et qu'on est citoyen français, c'est aussi bien sur le terrain sportif que dans la vie civile.

Un nouvel espoir dans la boxe : c'est le jeune Cerdan, dont notre ami de Lascomettes vous parle par ailleurs. Avouons qu'il est le bienvenu, car notre toujours jeune Marcel Thil paraît vouloir dire adieu définitivement à la boxe. Je dis bien *paraît*, car, au fond, il ne sait pas, et son beau-père Taitard ne sait pas plus que lui s'il ne retournera pas bientôt sur un ring de combat. On parle bien d'un film dans lequel Marcel Thil confirmerait des qualités photographiques rares. On parle bien aussi d'une retraite quasi définitive; mais je n'y crois pas trop. Marcel Thil peut parfaitement faire un film, et même deux; cela ne l'empêchera pas de rencontrer, sans doute cette année, un certain Apostoli avec qui il entretient les meilleures relations depuis le fameux combat de New-York.

RENE LEHMANN.

BIENTOT VOUS LIREZ DANS

match

UN ROMAN SPORTIF D'UNE VERVE
ET D'UNE CRUDITE EXTRAORDINAIRES

LE
**TIGRE
ROUGE**

TRADUIT DU « SLANG » AMERICAIN PAR

ROBERT BRE

CE ROMAN, DE DON KEENE, A FAIT
FUREUR AUX ETATS-UNIS ET EN
ANGLETERRE. VOUS LE LIREZ AVEC
UN INTERET SANS CESSE RENOUVELE.
IL SERA ILLUSTRE PAR PELLOS.

Si l'on rajournissait les 6 JOURS

PAR **GABRIEL POULAIN**

EX-CHAMPION DE FRANCE ET DU MONDE,
VAINQUEUR DU PRIX DE L'AVIETTE.

Nous remercions bien vivement Gabriel Poulain de nous avoir fait connaître son sentiment sur les courses de Six Jours et l'opportunité d'en revoir le règlement pour ajouter à leur intérêt. Nous en profitons pour le féliciter de sa récente promotion dans l'ordre de la Légion d'honneur au titre militaire. Tous les sportifs applaudiront à la distinction qui va à l'ancien champion de France et du monde.

Gabriel Poulain dit ce qu'il pense dans ce journal de libre opinion. La critique est permise à celui pour qui l'art fut accessible. Mais peut-être peut-on penser qu'il est difficile, à l'heure actuelle, de mettre aux prises les « as » de différentes catégories dans une course qui est d'un ordre tout spécial. La course des routiers, dans une Six-Jours, manque d'intérêt comme le dit Poulain. Seuls, quelques-uns d'entre eux, particulièrement doués, s'y défendent honorablement lorsqu'un spécialiste leur est donné comme équipier. Les stayers pas plus que les sprinters ne sont pas tentés de courir une Six-Jours. C'est que, précisément, les Six Jours « modernes » sont devenus de longues séries d'efforts prolongés, de bagarres violentes qui ne sont momentanément apaisées que par les séries de sprint. Apaisement disons-nous parce que les sprints ne sont demandés qu'à un petit nombre de spécialistes.

Quant aux primes et à l'excellente idée qu'a Poulain de faire intervenir le gain des plus importantes dans le classement général on sait qu'elles ne sont plus d'un ordre tel qu'on puisse les sérier. Elles sont toutes d'importance moyenne. Elles sont nombreuses mais on ne saurait les « bloquer » pour leur donner du volume.

Mais que, par l'intervention des commissaires, la justice soit égale pour tous, voilà certes ce qu'il faut souhaiter. Et c'est ce qui est le plus facilement réalisable.

Les 144 heures se terminaient par une simple course de vitesse. Quelle devait être notre tactique ? Prendre un tour, et, pourtant, malgré nos efforts et tout en atteignant et dépassant les 4.000 kilomètres, comme aux derniers Six Jours de New-York, nous n'y parvenions que rarement.

Avec les séries de sprints et les additions de points actuelles, on a cru ajouter de l'animation. Est-ce bien sûr ? En dehors d'elles, le coureur n'éprouve aucune velléité de travailler, car il sait que s'il fournit un effort supplémentaire, il sera handicapé pour ces instants fatidiques : il se réserve.

Comme tous les concurrents raisonnent ainsi, il s'établit des ententes pour le gain des primes. Trois groupes sont généralement constitués : les meilleurs se réservent les plus grosses, ceux qui peuvent les inquiéter se partagent les primes secondaires, que les champions s'engagent à ne pas leur disputer, les modestes ramassent le menu fretin. L'intérêt de l'épreuve en souffre. Il n'existe, pour ainsi dire, aucune différence d'allure entre le train et la prime.

Le public, sans s'en rendre compte, engage le coureur à poursuivre cette tactique lorsqu'il proteste dans les périodes de ralentissement. Il s' imagine que l'épreuve n'est sérieuse que « lorsque ça roule ». Erreur ! Evidemment, c'est dur, mais les coureurs sont entraînés pour une telle besogne, et il est beaucoup moins fatigant de tourner rondement que de laisser partir des démarrages. Le train rapide annihile les velléités de lâchage et de lutte individuelle.

Avec le système actuel, la course reste monotone jusqu'au moment des sprints. En réalité, ce ne sont plus des Six Jours. Autant conserver ce seul instant de combat et présenter le reste du temps des attractions diverses.

Pour éviter cette paresse en dehors des

Réfléchissez à la mentalité des concurrents : dans les Six Jours, ils ne sont plus tout à fait normaux, il en faut peu pour les mettre en colère. Si l'un d'eux gagne deux ou trois primes, son rival ragera et disputera la suivante avec toute son énergie. Ce sera alors la bagarre obligatoire, sans aucun rappel à l'ordre ni menace de la part des officiels.

Il est bien évident qu'il ne faut pas épuiser les coureurs par la perspective de sprints fréquents, auxquels s'ajouteraient ceux des primes. C'est pourquoi une unique série quotidienne suffirait. Et, pour les primes, la lutte serait émouvante dans l'espoir d'apporter des modifications au classement et de gagner plus d'argent. Quant au public, il redoublerait de générosité, étant sûr de déclencher de véritables batailles et n'ayant plus à redouter de voir sa prime remportée au train.

Pour empêcher l'accumulation des primes, le directeur de la course, selon le règlement en vigueur, conserverait le droit de les doser. Le dosage pourrait être facilement établi : le speaker annoncerait, par exemple, que, de telle à telle heure, vu l'abondance des primes comptant pour le classement général, le directeur a décidé d'en coupler quelques-unes. Et si le nombre est encore trop considérable ? N'est-ce pas une des conditions de la course d'assurer la victoire du plus résistant et du plus rapide, en éliminant le moyen de faire des combinaisons ? Avec ce procédé, personne ne serait avantagé, le routier et le sprinter seraient à égalité, chacun aurait sa chance, le plus complet gagnerait, le public vivrait dans l'enthousiasme et le vélodrome ne désemplirait pas de la première à la dernière heure.

Il faudrait prévoir la possibilité d'annuler la série quotidienne des sprints au cas où les primes comptant pour le classement seraient trop nombreuses.

J'ai dit et je maintiens que, par ce procédé, le routier ne serait pas handicapé vis-à-vis du sprinter. En effet, si le routier a de moindres chances au sprint, il peut se défendre aussitôt après. Les hommes rapides, qui se seront donnés de toute leur puissance, se trouveront dans un état déficient. Au routier, à l'américain de profiter de l'occasion soit en prenant un tour, soit, récupérant plus vite, en tâchant de gagner le sprint suivant pour lequel les spécialistes seront sur les genoux.

J'insiste sur la part active prise par le public dans cette lutte incessante. La course serait certainement plus dure qu'elle ne l'est actuellement, mais elle serait plus rémunératrice pour les coureurs. Et n'oublions pas qu'avant guerre nous parcourions près de mille kilomètres de plus qu'aujourd'hui en six jours. Il est vrai que nous en disputons plus rarement, mais c'est aux concurrents à savoir s'ils sont capables de tenir dans une pareille bagarre accessible aux seuls champions.

On veut interdire aux concurrents de se tenir par l'épaule et de bavarder en roulant. On a raison : c'est une façon de se reposer et, si la manœuvre est faite habilement, ...de fatiguer l'autre.

Comment relayer ? Selon moi, le meilleur système est de le faire à la hauteur. Le relayé doit passer à l'extérieur du relayer et se relever au moins à la hauteur du pédalier.

Neutraliser de six à dix heures, pendant le nettoyage, est un devoir. Toutefois, il faut conserver le caractère de compétition en exigeant que l'équipe soit toujours représentée par l'un des coureurs sur sa machine de piste et en bannissant le guidon relevé. Pendant cette neutralisation, chacun peut dormir deux bonnes heures sans crainte de brusque réveil, ce qui est enviable.

Enfin, il faut que les commissaires comprennent qu'ils jouent un grand rôle, très délicat. Rarement un coureur discutera une décision, si elle est justement appliquée. Mais à la condition que, dans le même cas, tout autre concurrent, quel qu'il soit, subisse le même sort. Or, trop souvent, les officiels n'osent pas prendre une sanction dans la crainte des réactions du public, s'il s'agit d'un favori. Il faut qu'ils n'hésitent pas à intervenir. Le jour où l'on saura que la justice est la même pour tous, coureurs et spectateurs s'inclineront, se rendant compte que les commissaires sont au-dessus de tout soupçon.

Tout est critiquable, rien n'est parfait, mais j'ai cru de mon devoir d'indiquer ce que mon expérience m'a inspiré. Je pense que ce serait là un essai à tenter, qui redonnerait aux courses de Six Jours tout l'attrait passionnant qu'elles présentaient et en ajouterait un nouveau.

(Recueilli par Jacques MORTANE.)



Poulain, en 1926.

LES courses de Six Jours passionnent-elles toujours autant le public ? N'y a-t-il pas un ralentissement dans l'enthousiasme ? Les spectateurs qui se croient avertis répandent que des combinaisons sont échafaudées. La faute revient souvent aux commissaires pas assez énergiques, refusant de sévir lorsque les faits sont patents. Il ne faut jamais se montrer faible, il faut toujours être juste envers les coureurs. Les journalistes palabrent, le public prend parti. Alors qu'il serait si facile d'éviter toute discussion en appliquant le règlement d'une façon rigoureuse, sans souci des personnes.

Prouvez au public que le cycliste celui-ci sa chance. Par conséquent, obligez celui-ci à le faire. Selon le spectateur, le coureur est toujours le coupable, mais si vous lui mettez de l'argent dans la poche pour un travail facile, n'a-t-il pas une excuse ?

L'une des dernières courses de Six Jours de Paris fut réservée aux routiers. Elle manqua d'intérêt. Dans ces sortes d'épreuve, il convient, au contraire, de mêler tous les spécialistes : routiers, « américains », stayers, sprinters. Si tous sont de la même catégorie, il n'en peut résulter que de la monotonie.

De mon temps, il existait un seul classement, celui donné par les 250 derniers mètres. Les ex æquo disputaient la victoire au sprint.

sprints, rendre la course passionnante et obliger le coureur à défendre sans cesse sa chance, il y aurait, selon moi, deux modifications importantes à apporter :

1^o Mettre aux prises les champions des différentes catégories, c'est-à-dire routiers, sprinters, américains et stayers;

2^o Supprimer les séries de sprints, ou bien, au grand maximum, n'en conserver qu'une seule à 22 heures et une autre à 2 heures. Une seule semble préférable.

Le reste du temps, les coureurs mèneraient l'épreuve selon leurs qualités, chacun cherchant à user les autres au moment opportun : le routier et le stayer fatigueraient leurs adversaires par un train prolongé, l'américain tâcherait de s'assurer le gain d'un tour, le sprinter s'efforcerait de ne pas être doublé et, dès qu'il en verrait la possibilité, de doubler le peloton. Chacun donnerait le meilleur de soi-même et la course serait passionnante.

Mais, direz-vous, il pourrait se produire encore des combinaisons.

Un moyen simple permettrait de les éviter : par exemple, on déciderait de faire compter le gain des primes dépassant cinq cents francs pour le classement général. Et je vous garantis qu'à partir de cet instant les candidats à la première place disputeraient leurs chances vigoureusement.

RÉDACTION-ADMINISTRATION

25, rue d'Aboukir - PARIS (2^e) - Tél. Turbigo 52-00 et 96-80

CHEQUE POSTAL : 2188-23 PARIS

Aucun envoi n'étant fait contre remboursement, prière de joindre le montant à chaque commande. — Pour tout changement d'adresse, ne pas oublier de joindre une ancienne bande et la somme de 1 franc, et transmettre la demande au moins huit jours avant la date d'exécution du changement.

Prière de noter notre nouveau compte chèque postal : 2188-23 Paris.

match

R. C. SEINE : 251-795 B

TARIF DES ABONNEMENTS

| | 1 an | 6 mois |
|---|--------|--------|
| 1 ^o France et Colonies | 46 fr. | 24 fr. |
| 2 ^o Etranger (tarif A réduit) .. | 73 fr. | 40 fr. |
| 3 ^o Etranger (tarif B normal) .. | 93 fr. | 50 fr. |

MON VOYAGE EN U.R.S.S.

ou comment je suis devenu professionnel

Derniers jours à Léninegrad

Roger, la conférence !
C'est Jean qui vient, comme à l'habitude, me sortir du lit à grand-peine car nous avons fait hier, après la réunion, un dîner qui s'est prolongé fort tard.

Et dix minutes après, nous filons dans notre magnifique huit cylindres vers le comité des sports où nageurs et nageuses nous attendent pour que nous leur donnions les mille et un secrets de l'entraînement en France.

Trois heures durant, chacun de son côté, nous répondons de bonne grâce à toutes les questions qui nous sont posées.

Pour mon compte, à plat ventre sur une table, j'explique la technique du tire-bouchon, courant dans la pièce, sautant, je fais une démonstration de l'appel.

Ah! certes, nous serions mieux à la piscine! Enfin il est l'heure de partir, le juge principal de plongeurs m'exprime son regret que je ne puisse rester plus longtemps car, me dit-il :

— Nous n'avons malheureusement pu vous poser que le tiers des questions que nous avions préparées !

Malgré les attaques d'une charmante journaliste qui voudrait encore me poser des questions et à qui je donne rendez-vous pour plus tard, nous filons à l'hôtel où nous ingurgitions en cinquième vitesse notre déjeuner, car nous devons assister tout à l'heure, dans la salle de l'Opéra-Comique, à la première réunion de boxe de nos compatriotes de la F. P. F.

Les quelque trois mille places de la salle ont été prises d'assaut, il n'y a plus de place pour les pardessus au vestiaire, enfin tout s'arrange et nous arrivons juste pour le premier combat.

Nous sommes immédiatement frappés par le silence qui règne dans la salle, toute manifestation bruyante étant ponctuée de châtiments sonores qui ramènent instantanément le calme.

Les spectateurs n'applaudissent que pendant la minute de repos.

Nous sommes loin, certes, des atmosphères orageuses du Central ou du ring de Pantin, nous fait remarquer Mme Taris qui, ainsi que son mari, est une fidèle habituée de cette dernière salle.

Match nul, 4 à 4, mais à Moscou qu'est-ce que nous allons prendre !

Le champion poids lourd Korolef est là, au premier rang. Il a l'air d'un grand bébé blond, mais dieu qu'il est grand, plein de vie et qu'il paraît fort !

Le soir, boxeurs et nageurs des deux pays se trouvent réunis au cours d'un magnifique banquet où la plus franche gaieté règne.

Je bats mon record au vodka : 9 verres, mais à ce petit jeu, Gigaïov est beaucoup plus fort que moi ; au douzième verre, il est presque aussi frais qu'au premier !

Après deux discours où le président adjoint du Comité des sports, le camarade Kalpouss, d'une part, et M. Waisberg, d'autre part, s'assurent de la mutuelle sympathie des sportifs d'U.R.S.S. et de France, nous faisons nos adieux à tous, car notre train part à minuit.

Et nous voilà repartis pour une nouvelle nuit en chemin de fer, il est vrai que nous voyageons si confortablement que cela nous est maintenant complètement indifférent.

Après une nuit excellente, nous nous réveillons le lendemain en vue de Moscou d'où nous devons repartir le soir même pour Kiev.

La température s'est considérablement radoucie, c'est le dégel, dans la campagne, la neige est sale n'ayant pas été renouvelée depuis huit jours. Dans les rues on aperçoit



La championne de brasse Tamara Poligowa.

enfin l'asphalte. Des ouvriers nettoient les toits et d'énormes blocs de glace tombent sur les trottoirs qui sont bien entendu interdits au public.

Tout le monde peut arborer la tenue militaire

A une table voisine de la nôtre, plusieurs personnes sont en grande conversation et parmi eux se trouvent deux hommes revêtus d'une magnifique tenue militaire kaki.

Comme je m'enquiers auprès de Boris du grade de ces soldats qui ressemblent à des officiers, celui-ci me confie que ce sont des



Rencontre agréable d'Heinkelé et des boxeurs français, à Léninegrad.

civils qui ont simplement adopté la tenue militaire.

— En U. R. S. S., me dit-il, tout le monde peut porter cette tenue, sans galons bien entendu.

— Mais alors, lui demande Jean, qu'est-ce qui les différencie du simple soldat ?

— Mais tout simplement leur tenue d'officier qu'est pas la même que celle du simple soldat.

La journée est vite passée et nous nous rendons de nouveau à la gare pour prendre le train de Kiev.

Les nageurs et nageuses de Moscou prennent le même train que nous et, après avoir pris un repas léger composé de gâteaux et d'eau minérale apportés à la hâte par Boris avant notre départ, ce train ne comprenant pas de wagon-restaurant, nous allons leur rendre visite dans leurs compartiments qui se trouvent à l'autre extrémité du train.

Nous traversons ainsi onze wagons où tout le monde est allongé sur des banquettes en bois : huit personnes par compartiment.

Toutes les têtes étant placées du côté fenêtre et le couloir de passage se trouvant au milieu du wagon, nous sommes tout le long du parcours environnés par d'innombrables pieds soit nus, soit en chaussettes, soit chaussés d'énormes bottes que nous sommes obligés d'éviter savamment.

Les nageurs, dans leur compartiment, jouent aux cartes et Boïtchenko, qui tient presque une banquette à lui tout seul, écrase la valise qui sert de table à chaque fois qu'il y dépose une carte.

Nous profitons d'un arrêt pour rejoindre notre compartiment en courant sur le ballast et nous nous endormons à onze heures pour nous réveiller le lendemain exactement à onze heures un quart, ayant de ce fait accompli le tour du cadran. Quelles marmottes !

Après une partie de belote acharnée où, comme d'habitude, Boris et Jean me dépouillent de mes roubles, nous arrivons en vue de Kiev.

Ici, plus de neige, il pleut, la Nièpre démesurément large que nous traversons avant d'arriver coule paisiblement sans charrier aucun glaçon, fait assez rare en hiver.

Accueil habituel du Comité des sports de la nouvelle capitale de l'Ukraine, somptueuse huit cylindres à la sortie de la gare et nous voici à l'hôtel Continental qui va nous héberger pendant les quelques jours que nous avons encore à passer en Russie.

Ah! certes, ce n'est plus ici le même luxe qu'à Moscou et à Léninegrad.

Je partage ma chambre avec Boris qui couche sur un petit lit de fer. L'hôtel est

par Roger HEINKELÉ (3)

plein et c'est, paraît-il, la dernière chambre qui reste libre.

Au déjeuner, nous faisons connaissance avec la cuisine ukrainienne : côtelette de poulet monstrueuse, composée de deux ailes rouillées, panées avec au centre environ cent cinquante grammes de beurre fondu. Quelle merveille !

Schnitzten « Intourist » sorte de viande panée avec légumes qui fait pousser à Paris de grandes exclamations de satisfaction, et avec cela un petit vin numéro 45 et du caviar et du vodka...

Décidément la cuisine russe a du bon !

La piscine de Kiev

Très jolie d'aspect, cette piscine vient d'être construite dans un ancien marché couvert. 25 mètres de long, 12 mètres de large, plongeurs à trois, cinq et sept mètres, elle est parfaitement claire.

Tout autour du bassin, décoration en relief représentant des nageurs et plongeurs, une seule chose à critiquer : la disposition des quelque 400 places qui, en raison du peu de largeur dont les architectes disposaient, se



Vue générale de la piscine de Kiev.

trouvent presque toutes à l'extrémité du petit bain et dans le sens de la longueur.

Fait à signaler et qui m'intéresse tout particulièrement, le tremplin est beaucoup plus large qu'à Moscou et à Léninegrad.

Hélas ! au premier saut j'entends un crac sinistre et cette belle planche toute neuve est en deux. Pas de chance !

Heureusement, le coup était prévu et, quelques minutes plus tard, le malheur est réparé.

Après l'entraînement, nous rentrons à l'hôtel et, chemin faisant, Taris, qui de tous ses yeux admire les beautés de la capitale, s'exclame en passant devant un immense bâtiment pavoisé de nombreuses affiches et de portraits de Staline et de Lenine :

Tiens voilà le cirque !

Grave erreur, Boris nous indique que c'est une salle de conférences.

Plus loin, nous apercevons un splendide magasin avec comme inscription : « Cocu Cornar » en lettres ukrainiennes, naturellement et dont nous ignorons totalement le sens, mais voilà certes une enseigne qui aurait beaucoup de succès en France.

La neige fait son apparition et le lendemain à notre réveil, nous voyons Kiev tout différent de celui que nous avions vu la veille.

Cette neige qui ne nous avait pas quittés depuis notre départ nous manquait vraiment et, heureux de la retrouver, nous nous livrons dans un square une bataille terrible à coups de boules de neige de laquelle nous ressortons complètement blancs à la grande stupefaction de tous les passants qui ont depuis longtemps perdu l'habitude de ces jeux.

Avant de rentrer à l'hôtel, nous manifestons à notre interprète notre désir d'acheter des timbres.

— Entendu, au premier kiosque à journaux nous nous arrêterons, car ici, les tabacs n'en vendent pas.

— Dix timbres à 30 kopecks, s'il vous plaît. — Voilà, monsieur, cela fait trois roubles et cinquante kopecks.

Et comme je m'étonne de ce supplément, Boris nous explique que les marchands de journaux prélèvent en U. R. S. S. un petit bénéfice sur les timbres-poste.

Voilà qui, je crois, ferait le bonheur de bien des bureaux de tabac en France !

Le lendemain, après une journée qu'aucun fait marquant ne vient émailler, nous nous rendons à la piscine où doit avoir lieu la dernière réunion de notre tournée.

Gigaïov ayant gagné le premier concours et moi le second, c'est donc une belle qui va avoir lieu ce soir et, l'un comme l'autre, nous voudrions bien l'emporter.

La piscine ne peut malheureusement contenir que 400 personnes et c'est devant cette assistance réduite mais dans une salle comble que nous recevons, Jean et moi, de deux charmantes ondines les gerbes de fleurs traditionnelles.

Le fait le plus marquant de cette soirée est incontestablement la tentative de Boïtchenko contre le record du 200 mètres brasse.

Peu confiant au départ en sa réussite, il part à mon avis beaucoup trop vite et passe au premier cent mètres en 1' 7" 3/10, temps remarquable, mais à partir de ce moment on a l'impression qu'il peine terriblement. Aux cent cinquante mètres il abandonne le style papillon et pendant vingt-cinq mètres, pour se reposer, me dit-il après la course, nage une brasse orthodoxe tout à fait inefficace puisqu'il ne ramène pas du tout les bras sous lui. Les derniers vingt-cinq mètres qu'il accomplit en style papillon sont également très pénibles.

2' 41" ! C'est inouï, jamais je n'aurais cru qu'il ait réalisé ce temps !

(Voir suite page 14.)



Heinkelé, au centre, avec l'interprète et Tamara Poligowa.



Le fameux champion d'U.R.S.S. Boïtchenko.

LE ROMAN

DES GRANDS FOOTBALL EUROPE

SAROSI

"LE DOCTEUR" DE FIUME

3

comme on le sait, le demi-centre de Sète, après avoir été le plus grand pivot hongrois d'après guerre. Mais Sarosi était un joueur de grande classe. Non seulement il sut remplacer Bukovi à la perfection, mais bientôt il le fit oublier et passa pour le meilleur demi-centre du continent.

En 1935, changement radical dans la carrière sportive de Sarosi. Révolution dans le football hongrois. Querelles et polémiques de techniciens.

Sarosi, le fameux demi-centre, est promu avant-centre !

Comment cela s'est-il passé ?

Turay, l'avant-centre du Ferencváros, a quitté son club pour passer à l'Hungaria et Ferencváros n'a pu lui trouver un digne remplaçant. Par contre, il vient de découvrir un nouveau demi-centre en la personne de Moré (qui joue actuellement à l'Olympique Lillois). C'est alors que s'ouvre un grand débat. Sarosi, dont on sait qu'il est doué et peut occu-

balleur génial s'adapta tout aussitôt et avec une facilité dérisoire à son nouveau rôle. En peu de temps il devint le meilleur goal guetter hongrois. Aujourd'hui, enfin, après avoir eu la réputation d'être le meilleur demi-centre du continent, il a celle d'en être l'un des plus dangereux leaders d'attaque.

Evidemment, ce n'est pas un avant-centre comme la plupart. Ce n'est pas le tank, genre Backuys, voire Ploja. C'est un stratège subtil qui sait ouvrir la porte des buts adverses, beaucoup plus par son intelligence du jeu que par sa fougue et sa puissance.

Un but modèle

Pourtant il importe de faire remarquer que, depuis qu'il occupe son nouveau poste, Sarosi s'est transformé et a acquis une autorité qu'il ne possédait point auparavant. Il doit son efficacité à un coup de tête qui ne pardonne jamais, et à la précision remarquable de ses shots.

Vers la fin de la deuxième mi-temps, Kemeny, l'ailler gauche de Ferencváros, file le long de la touche. S'apercevant que la tripléte centrale est étroitement marquée par les défenseurs italiens, au lieu de centrer, il déplace la balle vers l'autre ailer Tancos. Ce dernier hésite également à centrer, pour la même raison. D'un rapide coup d'œil Sarosi a jugé la situation et compris l'embarras de ses coéquipiers. Il a tôt fait de trouver la solution du problème. Soudain il fonce directement vers le but. Ce que voyant, les arrières italiens, instinctivement, se mettent à sa poursuite. Du coup, l'inter-ailier hongrois Toldi se trouve démarqué, tout seul. Tancos lui glisse la balle et Toldi, d'un « bolide », marque le but victorieux sous les yeux consternés des défenseurs de la Lazio, pris à contre-pied et... au piège magnifique que leur a tendu Sarosi.

Sarosi, athlète complet

En France, on connaît bien Sarosi pour l'avoir vu jouer souvent, soit avec l'équipe de Hongrie, soit avec la sélection de Budapest, soit avec son club. Quand on l'a vu une fois, on ne peut oublier ce génial footballeur et ce remarquable athlète.

C'est une force de la nature. Il est bâti de la plus harmonieuse façon, grand, élané, souple, fort, remarquablement proportionné. Tout dénote en lui l'athlète complet. Aussi bien, c'en est un, puisqu'il pratique avec un égal bonheur le tennis et l'escrime et, bien entendu, la natation, sport où les Hongrois se sont taillés, comme vous le savez, une belle réputation.

Au demeurant, tout le monde est sportif dans la famille Sarosi. Ses deux frères suivent son exemple. Sarosi II est le gardien de but de l'équipe de water-polo du M. A. F. C., cependant que Sarosi III, qui n'a que dix-sept ans, après avoir été sélectionné l'été dernier dans l'équipe de Hongrie amateur (notons que Sarosi connut la même sélection au même âge) vient d'être engagé, lui aussi, par le Ferencváros, où il a fait d'excellents débuts comme demi-centre. Va-t-il connaître la même carrière que son frère aîné ?

Les offres de l'Ambrosiana et de Milan

Quand il signa son premier contrat, alors qu'il était encore étudiant, il ne demanda rien pour lui. Les 10.000 pengoes qu'il toucha, comme nous l'avons dit plus haut, il les remit à son père qui lui avait donné la permission d'accepter les offres du Ferencváros.

Il ne devait d'ailleurs jamais quitter ce dernier club depuis qu'il y est entré. Ecolier, puis étudiant, enfin docteur en droit et avocat, Sarosi a toujours conservé la même attitude. Sa fidélité envers le Ferencváros est une chose remarquable. Pourtant les offres qu'il reçut pour aller ailleurs furent bien tentantes et parfois exceptionnelles. On sait que l'Ambrosiana lui fit un pont d'or : 400.000 lire, soit plus d'un demi-million de francs; mais c'est en vain que le club de Milan dépêcha à Budapest son entraîneur, le Hongrois Feldmann : Sarosi ne se laissa pas séduire et refusa catégoriquement de changer de couleurs et de nationalité.

Enfin saviez-vous que le Football Club de Sochaux, lui-même, grand collectionneur de vedettes, chargea son secrétaire général, M. Grédy et Trello Abegglen, d'aller trouver Sarosi à Zurich à l'occasion du match Suisse-Hongrie, il y a deux ans, pour essayer d'attirer le sympathique Hongrois à Montbéliard ? Ils allèrent à Zurich, mais revinrent bredouille !

Sarosi est Hongrois. Hongrois il restera et il n'y a que sa carrière qui puisse l'amener un jour à quitter le Ferencváros où il opère depuis onze ans.

MARIO BRUN.

Tous droits de traduction et de reproduction réservés.



AVANT la guerre, Fiume, paisible port de l'Adriatique, était l'unique accès de la Hongrie à la mer, ce qui a pu permettre à ce pays d'avoir une marine marchande et même une marine de guerre.

Depuis, la Hongrie a perdu Fiume et la mer et sa marine. Mais elle a conservé un amiral, le régent Horthy, et un footballeur hors de pair : György Sarosi, né à Fiume en 1911.

Querelle de nationalité

C'est sans doute parce que son père s'appelait Stefancici et parce que Fiume est actuellement une ville italienne que les footballeurs transalpins ont si souvent prétendu, ces dernières années, que Sarosi était un des leurs. Ils ont tout fait, d'ailleurs, pour l'attirer en Italie et l'on a encore en mémoire le chiffre du transfert sensationnel qu'un club comme l'Ambrosiana offrit pour acquérir les services du prestigieux footballeur hongrois. Nul doute que s'il avait accepté cette offre, Sarosi eût été incontinent, à l'instar des « rapatriés » de l'Amérique du Sud, naturalisé italien et eût trouvé sa place dans la « squadra azzurra ».

Mais Sarosi est Hongrois de cœur. Il l'a maintes et maintes fois déclaré et il est resté à Budapest où ses parents vinrent s'installer peu avant la déclaration des hostilités. C'est là qu'il fit toutes ses études et l'on sait que ces dernières furent très brillantes puisque, après avoir passé son doctorat en droit, « Gyurka », comme on l'appelle, devait embrasser la carrière de fonctionnaire d'Etat.

De Buda à Pest

Sa carrière de footballeur, il l'a commencée très jeune, bien entendu, dans l'équipe minime du M. A. F. C., club sportif de l'Ecole polytechnique hongroise, dont le siège et le terrain se trouvent dans le vieux Buda, sur la rive droite du Danube. C'est dans cette vieille citadelle de la civilisation magyare dont on peut rappeler, en passant, qu'au moyen âge elle résista durant cent cinquante ans à tous les assauts des Turcs, que Sarosi se perfectionna dans le maniement du ballon. Il n'est pas resté longtemps à Buda et bientôt, dès l'âge de quatorze ans, empruntant un des sept ponts suspendus qui relient Buda à Pest, il gagna l'équipe junior du F. T. C. (Ferencvárosi Torna Club), filiale amateur du fameux Ferencváros.

Durant les trois années qu'il opéra au F. T. C., le jeune Sarosi affirma si rapidement une telle valeur que, dès l'âge de dix-sept ans, il était sélectionné dans l'équipe de Hongrie amateur. Peu après, il débutait dans l'équipe nationale contre la Roumanie et c'est à cette occasion que Sarosi s'imposa définitivement, ayant été l'un des principaux artisans de la victoire hongroise qui se chiffra par 4 à 0.

Un bachot et une licence

Immédiatement, le Ferencváros essaya de l'engager. Mais papa Sarosi ne voulut tout d'abord rien savoir. Il tenait avant tout à ce que son fils passât son bachot et songeât à une situation. Et, pour lui, il pensait à une toute autre carrière que celle de footballeur professionnel. On eut beau lui expliquer que l'une n'empêchait pas l'autre, M. Sarosi père résista avec acharnement. C'est pourquoi Gyurka dut continuer à jouer, durant quelques mois encore, dans l'équipe junior du F. T. C.

Mais quand il eut passé son bachot, il réussit sans peine à convaincre son père et il signa son premier contrat professionnel pour le Ferencváros à la veille de la tournée que ce club devait entreprendre en Amérique du Sud. Papa Sarosi n'eut d'ailleurs pas à se plaindre de l'opération puisque son fils, à la signature, lui remit 10.000 pengoes !

Et Sarosi s'en fut avec le Ferencváros passer de belles vacances au delà de l'Atlantique Sud... Il n'était pas peu fier du reste, lui, le benjamin de l'équipe, lui, l'étoile naissante, de faire ce magnifique voyage en compagnie des célébrités du moment : les Berkeasy, les Kohut, bien connus en France, les Turay, les Takacs II et autres Tancos.

Une révolution

C'est une tâche bien ingrate qui lui était dévolue puisqu'au Ferencváros, dès son entrée, Sarosi dut prendre la succession du fameux Bukovi, qui fut ces dernières années,

per toutes les places, doit-il jouer avant-centre ou conserver une place que Moré, à l'occasion, pourrait fort bien tenir ?

Pataky, le célèbre international qui remplit les fonctions de conseiller technique au Ferencváros, est d'avis que l'on tente l'expérience :

« Ferencváros, remarque-t-il, est une équipe qui, de tout temps, a été fort brillante en attaque. Sarosi est très capable de devenir un bon avant ; il faut en faire le leader de l'offensive du Ferencváros. »

Le jeu de Sarosi

Tout le monde ne fut pas de l'avis de Pataky.

Certains objectaient que d'un demi-centre de grande classe on allait faire un avant-centre moyen. Bref, le cas Sarosi devint bien vite un problème national et les milieux sportifs hongrois se trouvèrent divisés en deux camps. C'est tout juste si l'on ne se battit pas entre « Sarosistes », suivant que l'on était pour ou contre sa mutation.

« Sarosi pratique un jeu passif », affirmait-on d'une part.

On soulignait sa belle technique, son remarquable contrôle de balle, sa précision, sa clairvoyance, sa subtilité dans les feintes, son exemplaire correction, sans précédent peut-être dans les annales du football, qui lui interdisait les charges rudes et freinait en quelque sorte son ardeur. C'est à peine, en effet, si Sarosi consentait à disputer la balle à un adversaire et, plus d'une fois, on l'avait vu s'excuser auprès d'un rival qu'il avait pu bousculer par mégarde. On disait même qu'un jour il avait demandé pardon à l'un d'eux qui l'avait blessé !

Alors, comment pouvait-on faire de cette merveilleuse machine régulatrice un puissant attaquant, un leader agressif ?

Mais, tout compte fait, Pataky et ses partisans qui prétendaient, eux, que Sarosi était un attaquant-né l'emportèrent et leur confiance ne devait pas être déçue, car ce foot-

Récemment, à l'occasion du match Hongrie-Tchécoslovaquie, à lui seul, il ne marqua pas moins de sept buts au fameux keeper tchèque Planicka. Et, lors de la récente finale de la Mitropa-Club, qui opposait à Rome le Ferencváros et la Lazio, c'est à lui que le club hongrois dut le but qui lui valut la victoire. Voici d'ailleurs l'histoire de ce but, remarquable entre tous et petit chef-d'œuvre d'intelligence.

Les pieds dans le plat

J'ai toujours admiré l'intelligent travail effectué rue de Londres. Les commissions se réunissent, délibèrent, élaborent, statuent, organisent. Le Bureau siège, pontifie, supervise, prononce des ukases. Les dactylos tapent, classent, téléphonent. Blotti dans son bureau, sa chienne à ses pieds, sa pipe à la bouche, placide et méthodique, bouillant intérieurement mais apparemment froid — genre omelette-surprise — il tient entre ses mains tous les fils conducteurs. Il suppute, subodore, décide. Les rouages jouent comme il l'entend, selon qu'il leur dispense l'huile ou le sable subtil. Et puis il couvre tout d'une bouffée de fumée, signe « pour ordre » — qu'il dit !... Et tout est dit.

C'est pourquoi, en somme, contre vents et marée, la Fédération française de football est et demeure la plus puissante, la plus cohérente, la plus raisonnable, la plus invulnérable des fédérations.

Elle a su se garder de tous les emballements. Elle a vu clairement son chemin. Elle l'a suivi sans hésitation comme sans inquiétude. Nul destin ne fut plus simple et plus limpide que le sien, et son président, M. Jules Rimet, depuis qu'il a compris — ses cheveux ayant atteint leur définitive teinte neigeuse — que personne n'en voulait vraiment à sa présidence, montre cette sérénité souriante des bonzes infaillibles, des prêtres éternels.

C'est aussi pourquoi les dieux sont délibérément acquis à la F. F. F. A. et s'appliquent en toute circonstance à faciliter sa tâche auguste, à favoriser ses entreprises sportives et éventuellement mercantiles comme à donner l'impression à tout un chacun que, dans la maison fédérale, rien, absolument rien, n'est laissé au hasard.

Ainsi, la commission de la Coupe de France ayant à procéder au tirage au sort des huitièmes de finale de la splendide compétition nationale, l'innocente main que l'on pria de plonger dans l'urne pour en tirer les capsules fatidiques a tiré, avec une régularité déconcertante, le nom d'un club du Midi après celui d'un club du Nord, celui d'un favori après celui d'un outsider et réciproquement.

Cela donne un calendrier magnifique, spirituel, logique et productif. Saluons ! C'est du très bel ouvrage. Le dieu de la machine a fonctionné à la perfection... M. Jules Rimet est un gros malin et M. Delaunay un petit fûté !

Le plus drôle est que je connais quantité de braves gens qui, à la lecture de ce papier fantaisiste, vont dire : « Je m'en doutais ! Je savais bien !... »

Sans vouloir admettre une seconde que c'est vraiment le sort, le hasard et la fatalité qui ont voulu cette chose si belle !

GAUTIER-CHAUMET.

LA SAISON A MONTS-DES-NEIGES

Vous qui vous intéressez au ski, étudiez attentivement cette page de Pellon. A la manière dont les skieurs portent leurs skis, les tartent et se lancent sur la neige ; à l'étude des traces, ponctuées çà et là de bûches inevitables, vous décelerez vite que Monts-des-Neiges a été envahi par des débutants. Quand vous verrez, la semaine prochaine, Monts-des-Neiges, peuplé, uniquement d'as, vous sentirez la différence et corrigerez, par simple comparaison, vos défauts de jeunes skieurs.



JOURNÉE DES MATCHES NULS DANS LE CHAMPIONNAT « PRO »

BETHUNE VAINQUEUR DE CALAIS SEUL CLUB AMATEUR

QUALIFIE POUR LES HUITIEMES DE FINALE DE LA COUPE



SAINT-OUEN : Red Star-Rouen (2-2). — Après un match qui valut surtout par sa première mi-temps, Parisiens et Normands s'en sont retournés dos à dos. Voici, sur une attaque du Red Star, une heureuse anticipation de Bessero, dont Keenan (au sol) reste médusé. A gauche : Hauchecorne et Antoinette.

Appelons cette dix-septième journée de championnat professionnels la journée des matches nuls. Nous n'avons aucune possibilité de nous tromper. En effet, sur huit rencontres disputées en Division nationale, cinq se sont terminées sur un résultat partagé. C'est très certainement le record des matches nuls pour la saison 1937-1938. C'est peut-être plus.

Donc, Fives et Sochaux, Lens et Excelsior, le Red Star et Rouen, Sète et Antibes, Cannes et Marseille se partagent les points. Des six premiers, cinq se trouvent cités. Autrement dit, le classement ne change pas — ou si peu — dans le haut du tableau.

Mais peut-être n'est-ce pas tellement cela qui nous importe. Ce qui compte essentiellement, c'est que Sochaux ait dû se contenter de marquer un but à Fives. C'est que Sète ait été tenu en échec chez lui par Antibes. C'est que Marseille n'ait pu l'emporter, aux Hespérides, sur Cannes, ou que Rouen ait été dans l'impossibilité de manifester, au score, la supériorité technique dont il fit preuve sur le Red Star. De tels résultats constituent des surprises.

★

Des trois matches qui se sont terminés par des scores nets, un seul a été gagné sur terrain adverse, celui qui s'est joué à Valenciennes. Au stade Nungesser, l'Olympique Lillois l'a emporté par une marge de quatre buts sur les footballeurs locaux. Les « Dogues » montent, montent. N'aurais-je pas raison de vous dire, il y a maintenant plusieurs mois : « N'oublions pas ceux-là, car à partir du moment où ils auront trouvé leur équilibre et commencé à gagner, qui les arrêtera ? »

Lille continue sans défaillance. Le voilà désormais à la septième place du classement, alors que pendant des semaines il a été dernier, loin par tous. Quelle splendide performance viennent de réaliser les hommes de Beaucourt.

★

Restent les victoires de Roubaix et de Metz sur le Racing et sur Strasbourg. Elles sont, si l'on peut dire, contradictoires, en ce sens que Roubaix, éliminé de la Coupe se retrouve en battant le Racing, toujours qualifié et que Metz, huitième de finaliste dans la même épreuve l'emporte largement sur un Strasbourg qui vient de trouver au Parc des Princes, il y a huit jours, une élimination prématurée.

Il n'est pas douteux que Strasbourg a vu son moral atteint à la suite de sa défaite devant les Dauphins sètois. Pourtant, l'équipe de Halter a tout ce qu'il faut dans son sein pour se ressaisir. N'hésitons pas à lui faire confiance.

★

En Division II, deux journées de matches. C'est ainsi que Boulogne après avoir battu Caen est allé se faire battre à Colmar. Que Reims après l'avoir emporté sur Colmar a dû se contenter d'un match nul en recevant Caen. Que Tourcoing tenu en échec par Nice, chez lui, a été battu ensuite par Saint-Etienne. Qu'Arras, vaincu par Toulouse l'a emporté trois jours plus tard de justesse sur Alès. Que Rennes, vainqueur de Mulhouse au stade de



SAINT-OUEN : Red Star-Rouen (2-2). — La ligne de demis rouennaise, renforcée de Rio, qui s'est replié, offre un solide rempart aux velléités parisiennes. — De g. à dr. on reconnaît : André, Rio, Stroh, Presch et Payen.

Bourtwiller, s'est ensuite incliné à la Cavée Verte, devant le Havre. Que Dunkerque, tenu en échec par Saint-Etienne a été battu trois jours plus tard par Toulouse. Que Nice et le C.A.P., Nancy et Mulhouse enfin, ont réalisé dimanche des matches nuls qui sont tout à fait dans la note de la journée.

Grand triomphateur de la semaine. Toulouse qui est allé vaincre à Roubaix, qui a vaincu également chez lui et qui seul aligne quatre points pour deux matches.

Tous ces matches ont profondément changé le classement de la division II. On voit le Havre toujours mener avec dix points, suivi désormais par Reims et Saint-Etienne, par Toulouse, puis par Arras, Rennes et Boulogne. En bas du tableau, Caen et Tourcoing, comme devant.

Faut-il parler de la division II complémentaire ? Charleville, Hautmont et Dieppe l'ont emporté sur Bordeaux, Longwy et Troyes, cependant que Nîmes et Montpellier, voisins et rivaux, faisaient match nul au stade de la rue du Jeu-du-Mail.

★

Mais nous intéressent infiniment plus les rencontres de Coupe à rejouer. Jeudi dernier, par 2 buts à 0, Lille a éliminé Longwy à Charleville, Moré et Vandooren se mettant particulièrement en vedette au cours de cette rencontre, dont le gain ne pouvait pas échapper à la robuste formation des « dogues ».

Dimanche, à Dunkerque, Bethune, dernier club amateur encore en lice et Calais, club professionnel de division II complémentaire se trouvaient une seconde fois aux prises. Cette fois, Bethune l'a emporté par le score net de deux buts à zéro.

Décidément, Bethune est, cette année, le tombeur des clubs professionnels. Aux treizièmes de finale, c'est le C.A.P. qui fut sa victime, et de même façon. Le club nordiste fit une première fois match nul, puis l'emporta ensuite.

Bethune est une équipe sans faiblesse, sans trou, qui joue le jeu, qui possède une grande ardeur et un moral à toute épreuve. Sa victoire, qui ne doit pourtant pas nous étonner tellement, est le coup d'éclat de la journée, et lui confère d'ores et déjà, pour un an, la Coupe de France des Amateurs, que l'A. S. Brest avait brillamment gagnée l'an dernier en battant en finale le R. C. Agde. En effet, « Football » offre cette coupe chaque année

au club amateur qui va le plus loin dans la Coupe de France. Et, cette fois-ci, Bethune est le seul à atteindre l'étape des huitièmes de finale.

MARCEL ROSSINI.

CANNES

MANQUE SON PENALTY ET NE FAIT QUE MATCH NUL

Cannes (de notre envoyé spécial)

Vous connaissez la théorie en vertu de laquelle l'équipe qui pour une raison quelconque ne profite pas du penalty que lui concède l'arbitre ne peut s'assurer le gain du match. Comme toutes les autres, cette règle comporte des exceptions ; mais elle trouva dans ce match Cannes-Marseille, disputé de part et d'autre avec beaucoup d'ardeur et le plus souvent sous le signe de la bonne technique une nouvelle illustration. Nos Cannois, plus vite en train et peut-être aussi plus homogènes parce que leur team avait subi moins de changements, avait pris l'avance dès la vingtième minute de la première mi-temps. A ce moment, un centre en hauteur de Trimboli qui paraissait vouloir rééditer ses exploits de Toulouse, sans y réussir par la suite, était capté par Pétrak qui, d'un heading impeccable battait le jeune et valeureux Pardigon.

Les visiteurs n'étaient pas affectés par ce coup du sort, au contraire. Trouvant la ca-

étaient vains. Kohut se distingua à maintes reprises et c'était finalement le match nul.

Cannes se ressentit visiblement des efforts de son dur match de Toulouse. Pétrak, Kovacs, Cler I, Babinek furent assez loin de leur rendement habituel. En revanche, Vandini, ses deux arrières, Cler II, Mauri et Franceschetti furent sans cesse sur la brèche.

A Marseille, magnifique défense de Pardigon, Bastien, Gonzalès qui ne ménagea pas sa peine, Ignace, canonnier de la bande, Weiskopf, Kohut et Donnenfeld méritent les honneurs de la citation.

EMM. GAMBARDILLA.

PLUS EXPERIMENTE, SAINT-ETIENNE L'EMPORTE

Tourcoing (de notre envoyé spécial)

Malgré son courage, la vieille « Union » a dû s'incliner à demeure devant la forme de Rolhion.

Cette victoire stéphanoise de trois buts à un ne fut pas acquise sans peine. Les visiteurs ayant à subir outre l'adversité nullement négligeable des Ustiens, le handicap d'un terrain très lourd, inégal, leur permettant difficilement d'organiser leur jeu. Or, Saint-Etienne étant une formation avant tout techniquement composée, on peut tout craindre lorsqu'elle est dans la nécessité d'opérer de façon décousue.

La première mi-temps vit Saint-Etienne prendre le meilleur dans l'ensemble, grâce à l'application d'une méthode de jeu plus étudiée. Beck, en transformant en but un centre de Tax, concrétisa sa supériorité ; mais bon nombre de mouvements offensifs stéphanois échouèrent sur des erreurs commises par les ailiers et par le jeu brouillon de Plovie.

Jouant le tout pour le tout à la reprise, et ayant alors le vent pour eux, les Ustiens malmenèrent fort leurs adversaires par la suite, sans cependant donner l'impression de devoir vaincre. Un déboulé de Beck devait au contraire déclencher le deuxième but stéphanois réalisé par Hermann sur passe de Pasquini. Ce but eut pour effet de galvaniser les locaux qui, dès la remise en jeu réussissaient par leur ailier droit, Honez, à déborder et par leur autre ailier Meynaert à remonter le score.

A ce moment, les Tourquennais pouvaient peut-être battre un adversaire qui leur était supérieur. Il leur aurait fallu utiliser le vent, jouer direct, pousser à fond leur offensive. L'idée ne leur en vint pas. Vous pensez bien que Saint-Etienne laissa passer l'orage et saisit l'occasion de porter le coup final par Pasquini qui marqua le troisième but. Saint-Etienne n'a pas fait une grande partie tant s'en faut. Sa victoire fut celle de l'expérience.

Seuls les défenseurs avec Biébert et Hermann qui fut vraiment l'organisateur de l'attaque, Beck la conduisant, firent un match sur leur valeur. A Tourcoing qui, à part Bernasconi, aligne des locaux cent pour cent, du cran à revendre, mais un jeu fruste, joué par des éléments dont la moitié n'est pas formée mais qui promet pourtant tels, Honez, Meynaert, Roussel, avec Debeurne (sans reproche malgré les buts qu'il a encaissés) furent les plus représentatifs de la formation nordiste.

LOUIS PERE.

RESULTATS

PREMIERE DIVISION : Cannes 1, Marseille 1 ; Lens 2, Excelsior 2 ; Red Star 2, Rouen 2 ; R.C. Roubaix 2, R.C. Paris 1 ; Sète 0, Antibes 0 ; Fives 1, Sochaux 1 ; Valenciennes 0, Lille 4 ; Metz 4, Strasbourg 0.

DEUXIEME DIVISION : Nice 0, C.A. Paris 0 ; Tourcoing 1, Saint-Etienne 3 ; Toulouse 2, Dunkerque 0 ; Arras 1, Alès 0 ; Colmar 3, Boulogne 2 ; Reims 1, Caen 1 ; Le Havre 2, Rennes 0 ; Nancy 0, Mulhouse 0.

POULE COMPLEMENTAIRE : Hautmont 8, Longwy 2 ; Nîmes 1, Montpellier 1 ; Dieppe 3, Troyes 2 ; Charleville 3, Bordeaux 2.

COUPE DE FRANCE : Bethune 2, Calais 0.



SAINT-OUEN : Red Star-Rouen (2-2). — Les buts parisiens furent, en seconde mi-temps, soumis à une longue occupation des Normands. Sur notre document, Nicolas, déporté par Dupuis (à terre tous deux), ne peut profiter d'une belle ouverture. Gonzalès n'a qu'à ramasser la balle que Lorentz suit des yeux.

CHOUROUTE
OLIDA
LARD MAIGRE



FIVES : Fives-Sochaux (1-1). — Les Nordistes ont réussi un méritoire match nul devant les leaders du championnat. Voici une phase de jeu devant les buts sochaliens. De gauche à droite : Mattler, Saint-Pé, Cazenave, Van Caeneghem, Huq qui vient de dégager, et Cheuva.



ROUBAIX : R. C. Roubaix-R. C. Paris (2-1). — La nouvelle formation des Pingouins ne leur a pas valu un résultat positif. Voici leur ligne médiane au travail. L'intervention de Banide est inutile et Zivcovitch ne peut rien.



ROUBAIX : R. C. Roubaix-R. C. Paris (2-1). — Nouvelle attaque nordiste qui semble bien partie. De gauche à droite : Allison, Ozenne, Zivcovitch, Allen et Louys.



DUNKERQUE : Dunkerque-Saint-Etienne (0-0). — Ce match, disputé, mais sans histoire, fut surtout à l'avantage des « Maritimes ». Voici leur goal Gianelloni effectuant un bel arrêt.



CANNES (par beino) : Cannes-Marseille (1-1). — Encore un match nul ! Résultat heureux, semble-t-il, pour Marseille. Sur notre document, Bastien s'est assuré, de la tête, le meilleur sur Andoire. A droite, Kohul.



DUNKERQUE : Béthune-Calais (2-0). — Confirmant sa performance du tour précédent, Béthune, l'équipe aux cinq instituteurs, après un match nul, l'a emporté, restant seul club amateur en course dans la Coupe. Voici l'avant-centre béthunois arrêté par un beau « sandwich » qui aurait pu motiver une pénalité contre les « canaris ».

Il y a, en province, j'insiste bien, des champions qui s'ignorent. Cherchons-les...



Armand Blanchonnet 1927

Le Club Véloclub Dionysien sortit, un beau jour, un superbe gaillard : Armand Blanchonnet. Dès qu'il enfourcha un vélo, il alla de succès en succès. En 1924, il était champion olympique, sous les couleurs du V. C. L. En 1931, champion de France sur route des professionnels et toujours contre la montre. Il était merveilleusement doué pour ce difficile effort et il reçut, avec raison, le surnom de « phénomène ». La piste le ravit à la route. Il fut alors merveilleux dans les poursuites, excellent derrière tandems, parfait dans les américaines et les Six-Jours. Avec Charles Pelissier, il figure, d'ailleurs, au palmarès de ceux de Paris. Et puis, vint la trentaine, il s'en alla. On le regretta et on fut heureux d'apprendre, il y a quelques jours, qu'il allait reprendre du service en qualité de dirigeant, cette fois, ayant accepté le poste de directeur sportif du C. V. D.

Depuis lors, Armand Blanchonnet n'a pas voulu révéler ses projets.

Il les confie aujourd'hui aux lecteurs de Match. Ils sont appelés à intéresser toute la province qui s'est fréquemment plainte d'être oubliée. Or, Armand Blanchonnet entend y prospecter comme jamais encore on ne l'a fait. Mais pourquoi ne pas le laisser s'expliquer ?

Depuis l'âge de trente ans j'ai dit adieu au sport cycliste. Adieu ? Ce n'est peut-être pas tout à fait exact, puisque de dimanche en dimanche, et parfois sur la route, l'été, on m'a vu suivre avec intérêt les efforts de mes camarades. Que voulez-vous, on n'a pas passé toute sa jeunesse sur un vélo pour s'en désintéresser du jour au lendemain, même lorsqu'on a de bonnes raisons d'en être dégoûté. Et je me demande si je ne courrais pas encore si j'avais eu le bonheur d'avoir des parents fortunés. J'avais l'âme d'un amateur. Le professionnalisme m'a écœuré. Trouvez là la seule explication de ma retraite hâtive. Elle se suffit à elle-même...

Me voici, depuis quelques semaines, dirigeant de club. Je devais finir comme ça ? Oh ! je ne m'en plains pas, au contraire, et je suis persuadé que je trouverai dans ces fonctions des satisfactions que la gloire, elle-même, ne donne pas toujours, peut-être parce qu'elle touchait un sujet trop tourmenté pour l'apprécier, trop timide même pour oser l'approcher. On ne refait pas son caractère, et, en activité, les meilleures heures de ma vie ont été celles que j'ai vécues loin des foules, dans ma maison retirée de la vallée de Chevreuse, à Dampierre, où j'aurais pris plaisir à battre quelques records si on y avait monté une piste.

Rêves vains dont je ne me soucie plus, puisque je n'ai plus l'obligation de défendre un nom ou un titre. Une seule pensée, désormais : lutter pour le prestige du Club Véloclub Dionysien, qui m'a « fait » et auquel je garde une reconnaissance éternelle. Je vais pouvoir travailler selon mes goûts, et la tâche ardue à laquelle je m'attelle m'effraie moins que m'ont effrayé certains matches poursuivis dont je n'avais nulle envie...

Pourquoi ardue ? Parce que le C. V. D. ne dispose pas de moyens puissants. Certains m'ont d'ailleurs ri au nez quand ils ont appris que j'allais consacrer tous mes efforts au club cher à M. Le Corre qui l'a fondé, il y a quarante-cinq ans et qui, depuis, n'a cessé d'y apporter tous ses soins dévoués sans jamais rechercher la moindre publicité. Mais le passé du C. V. D. ne m'autorise-t-il pas à penser que, même sans argent, on peut espérer faire de grandes choses ? De Saint-Denis sont « sortis » Lucien Michard, Le Grevès, Merviel, Oubron, Bertellin, Bergerlioux, Peix, Tonnellier et bien d'autres. Des titres officiels figurent sur le livre d'or du club : champion de France des sociétés, en 29 et 30 ; vainqueur des challenges d'honneur juniors et seniors ; deux fois vainqueur du challenge de côte de l'U. V. F. ; champion de France individuel, avec Bergerlioux, premier, et Le Grevès, second ; cham-

pion de Paris de cyclo-cross, avec Bertellin en 32, 34 et 36 ; champion international de cyclo-cross, en 34, avec Bertellin, en 37, avec Oubron.

N'est-ce pas suffisant ?

J'ai donc l'espoir de suivre la tradition du club et non seulement de découvrir des coureurs, mais encore de les conserver.

Tout ce long préambule pour arriver à vous dire que mon plan est des plus simples : découvrir des coureurs.

En aucun cas, je ne veux amener le C.V.D. au rattachement dans les autres clubs. D'abord parce que c'est là un procédé que je trouve facile et nullement « sport », ensuite parce que même si j'usais de ces armes qui me répugnent, je n'aurais, je vous le répète, les poches assez bien garnies.

Et puis, est-ce là faire œuvre utile pour le cyclisme que de se voler — le mot n'est pas trop fort — d'année en année, des espoirs auxquels on donne ainsi des goûts précoces pour le gain, et aussi des illusions dont ils sont plus tard les victimes ?

Cette année, je ne sais si le C. V. D. sera souvent à l'honneur, mais je n'ignore pas qu'il sera fréquemment à la peine. C'est là l'essentiel... En ce qui me concerne, je passerai ma saison à conseiller les jeunes qui viennent de prendre licence au club, et j'utiliserai le plus clair de mon temps à battre la campagne à la recherche de quelques oiseaux rares aux qualités certaines, mais qui s'étouffent dans l'œuf parce qu'on ne les aide pas à en sortir.

J'ai souvent déclaré qu'on avait tort de limiter ses recherches — si l'on peut dire — à la région parisienne. Que fait-on de la province qui regorge d'hommes solides, bien équilibrés, et auxquels la vie de plein air donne des forces nouvelles de saison en saison ?

On se plaint que la Belgique ait plus d'éléments que nous et qu'elle nous envoie, d'année en année, de nouveaux professionnels qui

mettent les nôtres en difficultés ? Mais n'est-ce pas, précisément, parce que le champ d'action d'un Karel Steyaert englobe tout le territoire flamand sans exception ? Si le directeur du « Sportwereld » se contentait de rester à Gand ou à Anvers, il ne remarquerait pas les jeunes paysans qui courent le dimanche après avoir labouré toute la semaine, et qui lui apparaissent puissants, irrésistibles même, et qu'il faut seulement équiper et éduquer pour les lancer vers les plus hautes destinées.

Notons, en passant, que chaque fois qu'on s'est penché sur un provincial déjà réputé, on en a fait un champion. Un exemple des plus récents : Roger Lapébie. Et croyez-vous que mon regretté rival André Raynaud, venu du Massif Central, ait été dénué de qualités ?

On a fréquemment parlé de décentralisation, mais jamais on ne s'est penché avec attention sur le problème.

J'entends m'y consacrer, et je ne me découragerai pas, montrant une patience qu'on ne me connaît peut-être pas au quartier des coureurs.

On m'a demandé d'exprimer, ici, mes opinions en toute liberté. Je ne me suis pas refusé quoique j'en aie eu l'ardent désir. On ne fait de bonnes choses qu'en travaillant en silence, mais n'est-il pas de mon devoir d'inciter d'autres dirigeants de clubs à se tourner vers la province ?

Je ne sais si j'en trouverai beaucoup au cours de mes pérégrinations à travers la France ; je le souhaite de tout cœur. Le sport routier français souffre trop d'être l'apanage d'une grande ville.

Il y a, en province, j'insiste bien, des champions qui s'ignorent. Cherchons-les...

Blanchonnet
Champion Olympique 1924.
Recueilli par Félix LEVITAN.



Armand Blanchonnet 1937

UN GRAND CHAMPION

UN BEL ATHLÈTE

MICHEL PÉCHEUX



Michel Pécheux.

Né à Saint-Brieuc en mai 1911, Pécheux n'a commencé à pratiquer l'escrime qu'en 1920, à Saint-Brieuc où son père était maître d'armes. Faisant montre d'un eclectisme avisé, il ne s'en tint d'ailleurs pas à la seule escrime. En effet, il joua au football, au tennis, fit de la boxe et du cyclisme. J'ajoute que Pécheux ne dédaigne pas non plus de faire régulièrement de l'éducation physique. Il donne ainsi un bel exemple à d'autres... Toujours est-il que, maintenant, à vingt-six ans, Michel Pécheux est un solide garçon aux larges épaules, à la cage thoracique bien développée, à la démarche souple et assurée.

Sa première compétition d'escrime remonte à 1923 où il se classa sixième dans le championnat scolaire (académie de Rennes). Quelques années passèrent, et, en 1927, Michel Pécheux fut deuxième dans le championnat de France scolaire (épée). En 1928, il enleva encore une deuxième place, mais au fleuret cette fois, et se classa premier à l'épée, toujours en championnat de France scolaire. En 1929 il fut deuxième (fleuret, épée) ; en 1930, il termina quatrième dans le championnat de France amateur (épée) ; en 1932 il enleva la troisième place (épée) et la sixième place (fleuret) du championnat de France universitaire.

Avec l'an 1923 commence la grande période de Michel Pécheux escrimeur. Les titres ou les performances de choix se succèdent, les victoires font suite aux victoires ! C'est ainsi que Michel Pécheux est champion de France universitaire (épée) ; deuxième du championnat de France universitaire (fleuret) ;

deuxième du championnat du monde universitaire (épée), à Turin (1933) ; en 1934 il remporte le tournoi international d'épée de Vitel, fait partie de l'équipe de France championne d'Europe (épée), à Varsovie ; en 1935 il est encore membre de l'équipe de France qui enlève le championnat d'Europe (épée), à Lausanne ; puis il a l'honneur d'être proclamé champion du monde universitaire (fleuret et épée), à Budapest ! Il est ensuite finaliste au championnat d'Europe d'épée où, blessé, il doit abandonner. Cette même année il participa également à des rencontres internationales organisées à San Remo, Nice, Milan, Pestany, Lausanne. En 1936, il commence par enlever le tournoi international (épée), de Nice, puis, après avoir été deuxième dans le championnat de Paris (épée), s'adjuge le titre de champion de France. Sélectionné pour les Jeux Olympiques, il est éliminé en demi-finale. Il est international à Francfort, Monte-Carlo, Vichy, Paris. Enfin, en 1937, il fait de nouveau parler de lui en enlevant le championnat de Paris et le championnat de France. Au championnat du monde il est blessé en finale de l'épreuve par équipes. Récemment Michel Pécheux s'est attribué de haute lutte le challenge consacré à la mémoire du regretté champion René Monal, qui ne survécut pas à la grave blessure reçue pendant les championnats du monde universitaires, au cours d'un assaut à l'épée contre le Mexicain Haro Oliva.

Depuis octobre 1935 Michel Pécheux est « Parisien ». Il a d'ailleurs remporté presque toutes les épreuves ou challenges organisés

à Paris ! Il ne tarit pas d'éloges sur son professeur, le maître Mériçnac, et, en passant, souligne combien les dirigeants de l'importante maison où il travaille lui donnent toutes facilités pour son entraînement.

★

En ce qui concerne l'avenir de l'escrime, en France, Michel Pécheux estime que, si nous avons actuellement de forts tireurs comme, entre autres, les Bernard Schmetz, les Edouard Gardère, les René Lemoine, les René Bougnol, nous n'avons cependant pas d'espoirs » en vue et ce, bien que l'escrime soit pratiquée dans les établissements scolaires, dans les salles de Paris et de la province, chez les « corporatifs » et dans les « cours du soir ». Michel Pécheux jette donc un cri d'alarme par l'intermédiaire de Match. Puisse-t-il être entendu !

Au sujet de la préparation des Jeux Olympiques de Tokio, Pécheux pense que l'on pourrait, d'ores et déjà, désigner certains tireurs dont l'entraînement serait suivi.

« Pour Paris, ajoute-t-il, l'on pourrait confier les sélectionnés à un seul professeur, ce professeur faisant le déplacement de Tokio avec l'équipe de France. (En effet, on ne pourra pas laisser les escrimeurs, pendant les trois mois prévus pour le voyage et le séjour, sans entraînement au plastron.) Quant aux tireurs de province ils pourraient être invités à participer à des rencontres organisées régulièrement à Paris. »

PHILIPPE ENCAUSSE.

A PROPOS DE BOTTES

LE ROI DE LA FOLTIGE

JOE SAVOLDI

Le plus merveilleux artiste de la boxe française que j'aie pu contempler dans ses œuvres est... un Italien et un lutteur. Après de Savoldi pâlissent Charlemont, tous les maîtres du genre et les rois du tuptu.

Ce prodigieux athlète plus velu — au passé que Dan Koloff lui-même, peut soutenir de pied ferme le choc d'un mustodonte jusqu'à l'instant précis, où, s'élevant d'un coup de jarret avec la grâce d'une danseuse de Tabarin, il catapulte son adversaire en lui appliquant sur le maxillaire une ruade de kangourou. Après cette passe mirobolante, Savoldi retombe sur le dos, bien sûr, mais l'adversaire, lui, est déjà assis au propre et au figuré avec le masque en guise de personnage de Gus Bofa qui, recevant un coup de pied au milieu du visage, s'exclamait en connaissance : « Ça, c'est un tulon... Dupont ».

C'est prompt comme la détente d'un strapon et cela fait « clac ! » à l'arrivée, à croire que Paoli a posé un pied du ring un brutoir opportun qu'on armait d'un claquoir.

Mais non, Savoldi, sans accessoires, travaille en plein ciel... et en pleine pâte.

C'est en vain que, parmi les gloires du catch on chercherait un athlète dont la manière s'apparente à celle de ce « cascadeur romantique » qui, avec une désinvolture sans égale, rue sa fantaisie au nez des classiques.

L'italo-Américain, tout comme ses adversaires, pratique le ciseau, mais à sa façon : entre ciel et terre, comme Lewden à sa grande époque.

En d'autres termes, il s'élève des sentiers battus par des jets-battus. Pour être léger tel un lutin, il n'en a pas moins du plomb dans la tête : c'est ainsi qu'il ménage ses effets avec la rouerie d'un ténor du répertoire. Son chasse-rue, c'est son contre-ut. Loin de se « gaspiller » en mille croupades inconsidérées, Savoldi, volontiers terre à terre, et par instants « pompier », endort la méfiance de son adversaire en se prêtant complaisamment à quelques étreintes dont il s'élève d'un coup de jarret avec la même facilité qu'une sauteuse de la main d'un enfant.

Le dénouement, on sait ce qu'il sera, et l'on attend la fameuse « botte » de Savoldi comme on guette le punch foudroyant d'un Al. Brown.

Cette talonnade finale, les techniciens du catch sont bien en peine de lui donner un nom. Certain risque timidement un coup de manchettes pédestre, un autre hasarde un saut-chassé-claque... Je propose, pour ma part, avec humilité, le coup du kangourou, en opposition au fameux coup du lapin.

En vain chercherait-on son nom et sa définition dans la méthode du parfait catcheur... Savoldi, au pied léger mais au talon massif, s'élève au-dessus des contingences et des traditions.

« Ote-toi de mon soleil », dit-il à son rival quand il a cessé d'apprécier son commerce; aussitôt, il s'élève d'un élan et, d'une brusque détente de ses leviers musculaires, il catapulte

son adversaire et l'excumote de son horizon... Hop, enlevez !

Sans doute, les puritains de la lutte ne manqueraient pas d'objecter que ce coup de savate n'est point licite.

Que diriez-vous si un Koloff, un Deglane, un Nowina s'approchait de Savoldi, accroupi, et lui détachait un coup de pied au visage ?

Ce que nous dirions ? Mais nous l'appellerions sauvage et nous le ferions aussitôt disqualifier, arrêter, incarcérer.

Pourquoi ?

Pourquoi, messieurs, c'est qu'en tout il y a la manière, il y a les artistes, il y a les poètes.

Beckett donnant un coup de poing au visage de Carpentier était une brute. Carpentier écusant d'un punch mirifique le nez et les lèvres du rugueux Beckett était un saint Georges.

Savoldi a tous les droits. Qu'un terme d'une mirifique trajectoire il lui plaise d'apposer son sceau impérial sur le muse de ses rivaux, il n'y a qu'à l'applaudir. Les autres en l'imitant ferment une ruade de roussins. Donc, pas question !

Son élégance rend aisé à ce Mercure du ring ce qui, selon l'esprit le plus noble et le plus intrinsèque du catch as catch can, doit rester interdit au vulgaire, c'est-à-dire à toute la corporation.

RAYMOND THOUHAZEAU.



Pour éviter la ruade, Dan Koloff a mis Savoldi les fers en l'air.

QUAND Victor Linart BOXAIT AUX U.S.A

et hantait les bars du Mid-West...



Six heures du soir, au bar. Au centre d'un groupe de « jeunes », Victor Linart égrène ses souvenirs. Et il en a, des souvenirs. L'ancien champion du monde de demi-fond, après une carrière qui s'étend sur près de trente ans de courses !...

Quel beau poids moyen tu aurais fait ! fais-je remarquer, après un bref coup d'œil sur sa silhouette que les ans ont laissée luctueuse.

Non, mon vieux, répond « Totor ». Tu as tort de te fier aux apparences. Certes, j'étais un gars costaud, quand j'avais vingt ans, mais la boxe ne m'a pas dit grand-chose. Et pourtant ce ne sont pas les encouragements qui m'ont fait défaut... D'autres s'y sont trompés qui étaient aussi malins que tu peux l'être.

Nous étions alors toute une équipe de « six-daymen », en train de nous préparer, à Chelsea, pour les Six Jours de Boston. Chelsea, ville natale de Jimmy Moran qui fut l'un des plus grands coureurs de Six Jours que j'aie jamais connus. Chaque jour, nous allions faire notre séance de culture physique au gymnase. Une rude équipe de gars costauds, comme Goulet et Mac Farland, dans laquelle je tenais bien ma place. Naturellement, nous partagions la salle avec les boxeurs de l'endroit. C'est ainsi qu'un beau jour, comme je sortais de la douche, Alec Mac Lean tomba en arrêt sur moi. J'avais déjà, à cette époque, ce nez aquilin qui fait le plus clair de mon charme.

« Who's that fighter ? (Quel est ce boxeur ?) demanda Alec Mac Lean.

La révélation que je n'étais pas boxeur, mais coureur cycliste, ne découragea pas Mac Lean. Il avait d'autres trouvailles à son record. C'est lui, en effet, qui découvrit Jack Johnson et l'emmena en Australie. Un gars qui s'y connaissait en athlètes. Je suis probablement l'une de ses plus amères déceptions. Alec Mac Lean n'eut pas grand effort

à faire pour me convaincre de ce qu'avec un rien d'entraînement je pourrais tenter ma chance dans le ring. Il me fit donner des leçons et, au bout de quelques semaines, il vint m'annoncer avec un air triomphant que j'allais enfin combattre. A cette nouvelle, mon cœur battit, mais ce n'était pas tellement du désir de combattre.

Ma carrière de boxeur débuta, comme celle de beaucoup de champions, par un « préliminaire », mais elle fut beaucoup plus courte... Quatre rounds de « trois » contre un nommé Bill Jones, de Long Beach. Oh ! tout alla bien pendant trois rounds. Je courais si vite que Bill n'arrivait pas à m'attraper. Et je ne tenais pas du tout à approcher ce gars au faciès déjà marqué par le ring et qui semblait animé d'intentions extraordinairement meurtrières à mon égard. Mais au 3^e round il réussit enfin à me tenir à bonne portée. Bill partit d'un large swing du droit qui glissa et me froissa rudement l'oreille gauche. « Bon sang, me dis-je, si j'ai mais il m'attrape au menton, il va me mettre k-o. » Et je pris mes jambes à mon cou, autant que cela m'était possible sans tourner trop ouvertement le dos. Quand je descendis du ring, Alec Mac Lean n'avait pas l'air trop fier de sa nouvelle découverte. Je suis certain qu'il n'avait pas l'impression d'avoir trouvé un autre Jack Johnson, mais il ne se montra pas trop sévère. Ce n'était qu'un début, pas vrai ? Je ferai mieux la prochaine fois.

Il n'y aura pas de prochaine fois, Mac Lean, lui dis-je. J'ai compris. Ce truc-là n'est pas pour moi.

Et tous ses efforts ne purent me décider à tenter une nouvelle chance... J'ai gardé de ce combat le chou-fleur que voici.

Et Victor fait toucher son oreille. Mais nous reprenons.

Quoi, Victor, tu n'avais même pas été k-o. et tu étais découragé ?...

— K-o ? Si je l'ai été, mais pas ce jour-là et pas dans le ring... (— Gabriel, donne-nous une autre tournée. Ça donne soif de raconter...) C'était la veille des Six Jours de l'Auditorium de Buffalo, près des chutes du Niagara... En compagnie de Marcel Dupuy nous errions dans l'immense salle et nous admirions la dextérité des ouvriers américains, capables d'aménager en une nuit une piste de vélodrome là où, la veille, les cow-boys et les Indiens « lassaient » des bœufs sauvages et montaient « à cru » des chevaux qui ne se sont pas moins... Nous avions bu quelques « beers » et nous cherchions l'endroit discret où nous pourrions bien nous en débarrasser. Dans notre hâte, nous ne fîmes pas très attention aux pancartes qui séparent l'asile des « gents » de celui des « dames ». Nous sortions, l'âme en paix, quand une sorte de gardien nous interpella :

— Eh ! Vous ne savez pas lire ?

Son ton était rien moins qu'aimable. Nous primes cela de haut. Rassemblant mes connaissances encore rudimentaires de la langue, je répondis avec mon meilleur accent et beaucoup de conviction :

— Go to hell and...

Je vous fais grâce du reste de la sentence.

— What ? interrogea en rugissant notre interlocuteur et... je m'aperçus qu'il m'avait frappé en me relevant, bien après le compte des dix secondes réglementaires. Soudain, je fus pris d'un furieux désir de me venger. Une latte se trouvait à portée de ma main. Je la saisis et partis à la recherche de mon vainqueur. Quand il me vit ainsi armé, mon gars prit la fuite. Et nous voici tous deux bondissant, tels des sauteurs de haies, au-dessus des bancs, jusqu'à ce que Mac Farland, l'homme qui organisait les premiers Six Jours à Paris, tendant les bras, m'arrêtât.

— Eh ! Vic, qu'est-ce qui se passe ?

Je lui expliquai l'affaire. Appelant le gardien, il lui demanda de me faire des excuses. Je ne compris qu'à moitié la conversation animée des deux hommes, mais soudain je vis Mac Farland tomber la veste et se mettre en garde. Vingt secondes après, mon vainqueur était k-o. à son tour, et je regardais Mac Farland avec le respect que vous imaginez.

Ces Américains sont tout de même des types extraordinaires. Vous voyez un patron français ou belge tomber la veste et se battre avec un de ses ouvriers ?... Oui, des types extraordinaires. Et dans l'Ouest, ils sont encore plus « tough », plus durs... Je me souviens, une fois, à Kansas City, et Kansas City ce n'est que le Mid-West... Nous étions là pour courir une « Six Days » dans le Stockyard. Le « stockyard », ce sont les abattoirs, pour ceux qui ne le sauraient pas. Quelques jours avant le départ, nous buvions un verre de whisky dans un bar voisin de la « slaughterhouse » — cela aussi veut dire « abattoir », quand un cow-boy, mais un vrai, avec les « chaps », le « ten gallons hat » et la ceinture porte-revolver, fit une entrée, remarquée au moins de nous.

Il est fatigant de se promener toute la

journée avec une ceinture à laquelle pend une paire de colts 45. Notre gaillard fit donc un geste habituel dans l'Ouest. Il posa ses deux armes sur le comptoir et commanda sa boisson, pendant que Dupuy, Neville, Spears, Eddie Root, Frank Corri — qui gagna les Six Jours de Paris — le regardions, sidérés. Que passa-t-il par la tête d'Eddie Root ? Je ne sais. Mais ne s'avisait-il pas de sortir le maigre « 6.35 » qu'il portait toujours sur lui et d'imiter notre cow-boy ?... Le grand gars vit le geste. Il saisit un de ses « outils » et s'en vint vers Eddie Root. Nous écartant de l'épaule, il s'approcha du bar, saisit le pistolet et dit de sa voix la plus traînante :

— You can't do anything with that. (Tu ne peux rien faire avec ça.) Et, envoyant, d'un revers de main, l'arme d'Eddie à l'autre bout du comptoir, il sort son colt et, sans viser, à travers le bar, décalotte d'une balle la bouteille de whisky que le bartender avait placée à l'endroit qu'il venait de quitter.

Ceci terminé, il se mit en devoir de faire à Eddie Root un petit cours comparé sur les mérites respectifs de leurs armes, discours qu'il ponctuait de bourrades du canon de son « six shooter » dans les côtes du pauvre Eddie. Il n'y voyait pas malice, le brave gardeur de vaches, et la preuve c'est que cela se termina par une tournée générale.

Mais, une heure après, dans la cabine d'Eddie Root, un chaud caleçon de laine se trouvait près du poêle.

Vrai, c'était le bon temps, soupire Victor Linart. On a bien rigolé, tout de même, aux Etats-Unis... Gabriel, verse-nous la dernière !

ROBERT BRE.



Nous avons enfin une véritable équipe de France de rugby à treize

Marseille (de nos envoyés spéciaux)

Nous avons, enfin, une véritable équipe de France à Treize, jeune, vibrante, d'une merveilleuse, et qui comprend dans son sein un gosse de 18 ans, Dauger, la grande vedette internationale de demain.

En composant une équipe de France nouvelle, d'où étaient exclues les vieilles gloires périmées, ces mêmes vieilles gloires qui nous avaient valu, le 1^{er} janvier, une fessée magistrale de la part des Australiens, Galia ne put sans doute s'empêcher de penser qu'en mettant sur pied un team de jeunes comprenant neuf internationaux sur treize, il n'obéissait plus aux obligations de la presse, mais plutôt à ses propres sentiments.

On le sait : les critiques ne furent pas ménagées au sélectionneur unique, que l'on accusa de se laisser plus impressionner par ceux qui brillèrent jadis au firmament des étoiles du rugby que par la valeur intrinsèque de jeunes joueurs que les présidents de club ne cessaient de signaler avec une vigilante attention.

Au surplus, en s'obstinant à laisser Max Rousié opérer à l'ouverture, Galia s'attirait les reproches quasi unanimes de la presse anglaise. Max Rousié, en effet, pour beaucoup — et nous en sommes — est plus à son affaire en troisième ligne de mêlée, poste qu'il tient à Roanne, que dans la division d'attaque. J'ajoute que Max Rousié partage l'avis de ceux qui protestent.

Galia aujourd'hui est heureux. Son action énergique nous vaut de posséder un « treize » national, de classe internationale, jeune, animé d'un allant magnifique et d'une foi merveilleuse.

S'il fut battu par son rival (16-11) on doit reconnaître que le résultat eut pu tout aussi bien être inversé, tant jusqu'au dernier moment l'issue du match fut incertaine.

Je n'entreprendrai pas de refaire ici la critique des opérations. Ce qu'il importait de connaître avant tout, après le désastre du premier janvier, c'était la façon dont les hommes se tireraient de la tâche ardue qu'on leur avait confiée et aussi de faire un parallèle entre le premier match devant les Australiens à Buffalo et le second devant ces mêmes Australiens à Marseille.

Eh bien ! la partie est gagnée et une fois de plus le bon sens triomphe. Les nouveaux, les inconnus pour certains, jugés sur leur savoir et leurs moyens physiques ont éclipsé pour toujours, du moins nous l'espérons, leurs aînés. Depuis longtemps nous n'avions pas vu évoluer devant nous un « treize » de la classe de celui que nous avons vu présenter aujourd'hui.

J'ai enfin vu jouer à treize par des Français dont le seul souci était de travailler pour un tout, un ensemble, une équipe et non pas avec le seul désir de briller personnellement et de rechercher les bravos toujours faciles d'une galerie prompt à s'enthousiasmer.

Cette fois, les Australiens ont trouvé à qui parler. S'ils furent prestigieux à Buffalo, ils parurent moins bons à Marseille.

La raison ? On la trouve facilement dans la valeur des gens d'en face. Jamais l'équipe de France ne fut largement dominée. Jamais elle ne donna moins de signes de faiblesse, attaquant sans répit plus souvent dans un joli style et en profondeur, toujours sur l'homme, dans les moments critiques de la défense. Bien rarement, les « kangaroos » purent prendre du champ, tant la riposte était vigilante et sans défaut. Dans ce département du jeu, personne n'a démerité. Et Max Rousié fut une manière de dieu dans l'art de plaquer ses adversaires.

J'ai dit plus haut que Galia s'était obstiné, malgré l'avis de tous, à laisser Rousié dans la ligne d'attaque, contre la volonté même de celui-ci. Pourtant, avant la partie, le sélectionneur consentit à donner satisfaction à

l'opinion publique. Il enleva « Maxou » de l'ouverture pour le mettre au centre de la ligne des trois-quarts. Dauger, un jeune de 18 ans, inconnu du grand public passa ainsi à l'ouverture. Certains, à sa place, eussent ployé sous le fardeau des responsabilités. Mais le Roannais ne se découragea point. Avec une belle assurance, il partit à la conquête de la gloire. Trente minutes après le coup d'envoi, il s'était imposé. A la fin de la partie, il avait enlevé le vote unanime de ses juges. On venait de découvrir une vedette internationale de classe exceptionnelle, un de ces hommes qui par la beauté de leurs actions nous rappellent les attaquants de la ligne galloise d'avant guerre. Et possédant la science de démarquer son ailer, de dégager le champ au sprinter avant de lui passer la balle, il est en outre un défenseur consciencieux. Dauger est donc en possession de toutes les qualités requises. Voilà certes une découverte sensationnelle que nous vaut le second match France-Australie et le geste tant attendu de Galia.

Vous dirai-je que les « kangaroos », en deuxième mi-temps, alors qu'ils étaient maniés et dominés par la France à la 30^e minute, surent faire, devant la pression ennemie, appel à toutes leurs ressources pour se débarrasser de l'étreinte qui les étouffait quelque peu. Il faut trouver là une justification évidente de la valeur de nos représentants. Obliger les Australiens à s'employer à fond pour triompher de justesse et péniblement, n'est-ce point là le plus beau compliment que l'on puisse faire à l'ensemble ?

Notre mêlée et nos trois-quarts centre furent inférieurs, mais les demis et les avants furent égaux à leurs vis-à-vis. Personne ne fut éclipsé, encore que Guiral, bon sur le ballon, fut beaucoup moins à son affaire sur l'homme.

Après Dauger, Max Rousié, Bruneteau, Cussac, tressons une couronne de lauriers à Grifard et Nourrit qui furent de toutes les attaques, et, se mêlant à l'allégresse générale, ne craignirent pas la hardiesse, ne firent point de fautes et avancèrent tout droit.

En vitesse pure, les Australiens accusèrent un léger avantage, dont ils ne tirèrent point, semble-t-il, tout le parti désirable, tant était frappante l'excessive personnalité de certains d'entre eux.

Le 23 mars, la France rencontrera l'Angleterre à Paris, le 30 janvier, l'Australie joue une sélection du Lyonnais, à Lyon. La Ligue française serait, je crois, bien inspirée en substituant à la sélection régionale l'équipe de France qui a joué aujourd'hui. On aurait plaisir à la juger une fois encore. Elle trouverait, en outre, l'occasion de se perfectionner, d'acquiescer cette cohésion tant souhaitable, de se souder définitivement. Ainsi l'avenir pourrait être envisagé avec plus de confiance.

Je le répète, nous avons une équipe, une vraie, une grande équipe, une équipe de tout premier ordre, l'équipe de la jeunesse triomphante qui vient de reléguer dans le tiroir de l'oubli les vieilles gloires de jadis.

Match, tout comme Paris-soir et l'Intransigeant, a mené le bon combat du rugby à treize. Sans parti pris, sans faiblesse aussi dans nos critiques.

Le résultat de ce jour dépasse nos espérances. Marquons d'une pierre blanche la date du 16 janvier. Une belle équipe tricolore a vu le jour sous le soleil flamboyant de Marseille et dans le stade, orgueil justifié des Phocéens.

Ceux-ci sont, n'est-ce pas, des sportifs de race, des enthousiastes de nature. Puis-je ajouter que tant de qualités me paraissent d'un équilibre rare puisque, pour un sport qu'ils ignorent encore, ils sont venus si nombreux assister à la naissance de la nouvelle équipe tricolore que la recette a dépassé deux cent mille francs.

PAUL CARTOUX.



RUGBY XIII. — MARSEILLE (par belino) : Australie-France (16-11). — Ce magnifique document nous montre le développement d'une attaque australienne et aussi la vigilante défense des Français. Beaton vient de transmettre le ballon à l'ailier Norval. — On reconnaît, de g. à dr. (au premier plan), les Français : Brinsolles, Bruneteau, Cussac, Rousié, Estouéq.



RUGBY XIII. — MARSEILLE (par belino) : Australie-France (16-11). — Le premier essai australien : Norval échappe à l'arrêt du Français Dauger et plonge dans les buts. On reconnaît, de g. à dr. : Blain, Cussac, Dauger, Brinsolles, Norval, Bruneteau, Rousié.

QUAND LE RUGBY XIII FAIT SON APPARITION SUR LE LITTORAL

Marseille (de nos envoyés spéciaux)

Cette fois, ça y est. Nous avons fait des indifférents à notre ancienne passion de trente ans, ce cher rugby à quinze, qui nous valut à quelques-uns par ici — par vrai, Mille, Gardella, Ollivier, Duprey, de Paëpe, Bazat, tous les vieux piliers et tutti quanti — tant de joie et d'amitiés aussi !

Nous avons cédé à l'attrait nouveau de ce France-Australie et nous ne regrettons rien, ce fut splendide.

Pourquoi, d'ailleurs, s'est-on obstiné à nous dire que ce jeu ne saurait convenir, parce que trop mièvre, aux généreux enthousiastes méditerranéens passionnés de luttes ardentes et d'après. Le rugby à treize est aussi viril que l'autre ; ce n'est pas un sport pour les manivettes, et nous nous expliquons à présent qu'il ait fait une aussi intense consommation de ces jeunes gloires du rugby à quinze, dont

les énergies émoussées ont fondu comme neige au soleil devant les impitoyables exigences du nouveau jeu. Etre costaud et courir en souplesse, sans arrêt, pendant 80 minutes, ce n'est certainement pas à la portée du premier rugbyman venu.

Cette première manifestation du jeu à treize dans la région provençale a obtenu un succès considérable. Toutes les villes étaient là, les sportives et les autres, et quel décor, quel beau stade ! Le public fut sceptique, et comme dépassé par le spectacle sportif qui allait lui être présenté. Il a trouvé maintes occasions d'y adjoindre de son enthousiasme devant les étonnantes prouesses des Australiens et des petits Français.

Tout comme les All Blacks et les Macris, les Kangaroos peuvent fort bien être battus. Ils ne le seront jamais quand ils ne le voudront pas. Tout est là. A Paris, nos joueurs, plus costauds qu'à Marseille, manquèrent de vitesse. A Marseille, plus rapides, nos athlètes ne furent pas toujours assez costauds. Mais il faut reconnaître que l'équipe de France, jeune, a fait merveille, et que ce match nous



RUGBY XV. — LYON (par belino) : Challenge Du Manoir : Lyon O.U. - C.S. Vienne (13-7). — Touche courte où le Lyonnais Goyard s'assure nettement le ballon, malgré l'opposition des avants viennois.



RUGBY XV. — BORDEAUX (par belino) : Championnat de France : S.B.U.C.F.C. Lezignan (6-6). — Un départ aux pieds de l'avant bordelais Duffourcq, que soutient officieusement son demi de mêlée : les Lezignanais, toujours très actifs, réussissent à déjouer la tentative adverse.



RUGBY XIII. — Perpignan : A. stralie-Treize Catalan (53-7). — Une initiative du demi de mêlée catalan Ascola : sur sortie de mêlée favorable, il tente, avec l'ailier Bardes (5) une combinaison s — côté fermé. Hélas ! les Australiens Prigg et Sther, accourus, paraissent bien places pour étouffer cette offensive. — De g. à dr. Bardes (5), Ascola, Priq, Sther.

a révèle un très grand joueur, Dangu, Basque souple et nerveux, au demeurant fou-droyant.

★

Breij, ce fut un grand succès, et le rugby à quinze, déjà si fortement ébranlé, a reçu là, sans doute, un dernier avertissement.

La politique de l'australie pourrait bien finir aux sports de la rue des Petits-Champs une cruelle leçon que leurs amis leur ont prêté depuis longtemps. Ce n'est pas sans quelque amertume au cœur que l'on fait ces constatations. D'après, c'est prévoir, et les urgences, pour ne pas dire plus, en sport comme ailleurs, reçoivent fatalement les punitions qu'elles méritent. Par une claire jour née ensoleillée, devant un public littéralement emballé par l'enthousiasme des petits Français, le rugby à treize vient de faire sur les bords de la Méditerranée une trouée éblouissante. Si les dirigeants de la Ligue de rugby à treize savent foncer dans ce train, comme foncèrent aujourd'hui les Dangu, Cassar, Bruneteau et Mar Roussé, l'avenir est certainement à eux.

A. GIACCOMONI

CHEZ LES XV

Le programme de la journée d'hier, en rugby à quinze, n'était pas aussi richement fourni en matches de première importance que les précédents. La rencontre Alpes Provence-Côte Basque, comptant pour la Coupe nationale, était la partie principale.

Le match, joué à Avignon, fut, dans son ensemble, très spectaculaire, et, comme on le supposait, se termina par une victoire de l'équipe de la Côte Basque, qui marqua 12 points à 6.

Le facteur général de la partie fut l'opposition entre le jeu souple et rapide de la Côte Basque et la manière plus sévère et plus classique de ses adversaires.

En somme, cette rencontre, comme les autres qui furent jouées précédemment, démontra l'intérêt particulier de la compétition dotée du Challenge Pierre-Failliot.

En dehors de cette rencontre, deux matches furent joués au compte du Championnat de France, division d'Excellence.

Grosse surprise : l'U. S. A. Perpignannaise, après avoir joué à Aurillac, y fut battue par 3 points à 3. Après un coup semblable, il faut renoncer à tout jamais à l'art d'établir des pronostics. Certes, le handicap du déplacement devait, dans une certaine mesure, influer sur le jeu des Perpignannais. On ne supposait pas pourtant qu'il diminuerait la valeur de l'équipe catalane jusqu'à la mettre en état d'infériorité devant une rivale qui, au premier tour du Championnat, avait été nettement défaite à Thuir. Loin de nous l'idée de vouloir diminuer le mérite du Stade Aurillacois, mais nous demeurons dans ce sentiment que le « quinze » perpignannais ne dut pas, en cette affaire, donner la mesure exacte de ses possibilités.

★

Le second match comptant pour le Championnat de France, joué entre le Stade Bordelais et le F. C. de Lezignan, se termina sur un résultat négatif. Pas de commentaires étant donné que c'était à peu près ce que l'on pouvait prévoir en cette occasion.

Cinq matches furent disputés au compte du Challenge Yves-du-Manoir. L'A. S. Montfermeuse se distingua d'une façon tout à fait spéciale en battant, par 36 points à 8, excusez du peu, le Stade Nantais. Le Biarritz Olympique, pour sa part, triompha nettement, par 17 à 7, du C. A. Béglais. Le Stadoceste Tarnais se montra en excellente forme, en battant le R.C. Narbonnais par 16 à 5. Et l'on peut en dire de même au sujet du Lyon Olympique, qui triompha de 13 à 7 du C. S. de Vienne, dont la forme est décidément tardive. Enfin, un bon point à l'A. S. Biterroise, qui battit de 8 à 0 le Stade Toulousain qui lui faisait visite.

★

Le reste du programme était abondamment chargé de matches comptant pour le Championnat de France, division d'honneur. Relevons, parmi les résultats les plus intéressants, la victoire du P. U. C. sur le C. A. S. G., celle du Football-Club d'Orléans sur l'U. A. I., et celle de l'A.S.P.T.T. sur le S.C.O. d'Angers.

CHARLES GONDOUIN.



PERPIGNAN. — Et voici une belle échappée de l'Australien B. Williams, qui s'apprête à éviter l'arrêt du Catalan Queroli. Ses partenaires se placent pour le soutenir dans son action. De g. à dr. : B. Williams, Queroli, Nolan, Porra, Gibbs, Maure.



RUGBY XV. — Stade de Sucy-en-Brie. — F.C. Orléans U.A.I. (15-7). — A la suite d'une mêlée ouverte, les avants orléonnais se sont échappés et semblent bousculer la défense parisienn.



RUGBY XV. — Stade Jean Bouin. — P.U.C.-C.A.S.G. (9-0). — Une splendide percée du trois-quarts centre puciste Baudry a donné le ballon à Robert, qui, trompant l'arrière défense adverse, va marquer un bel essai.

L'A.B.C. de la culture physique par ELIE MERCIER (3)

1



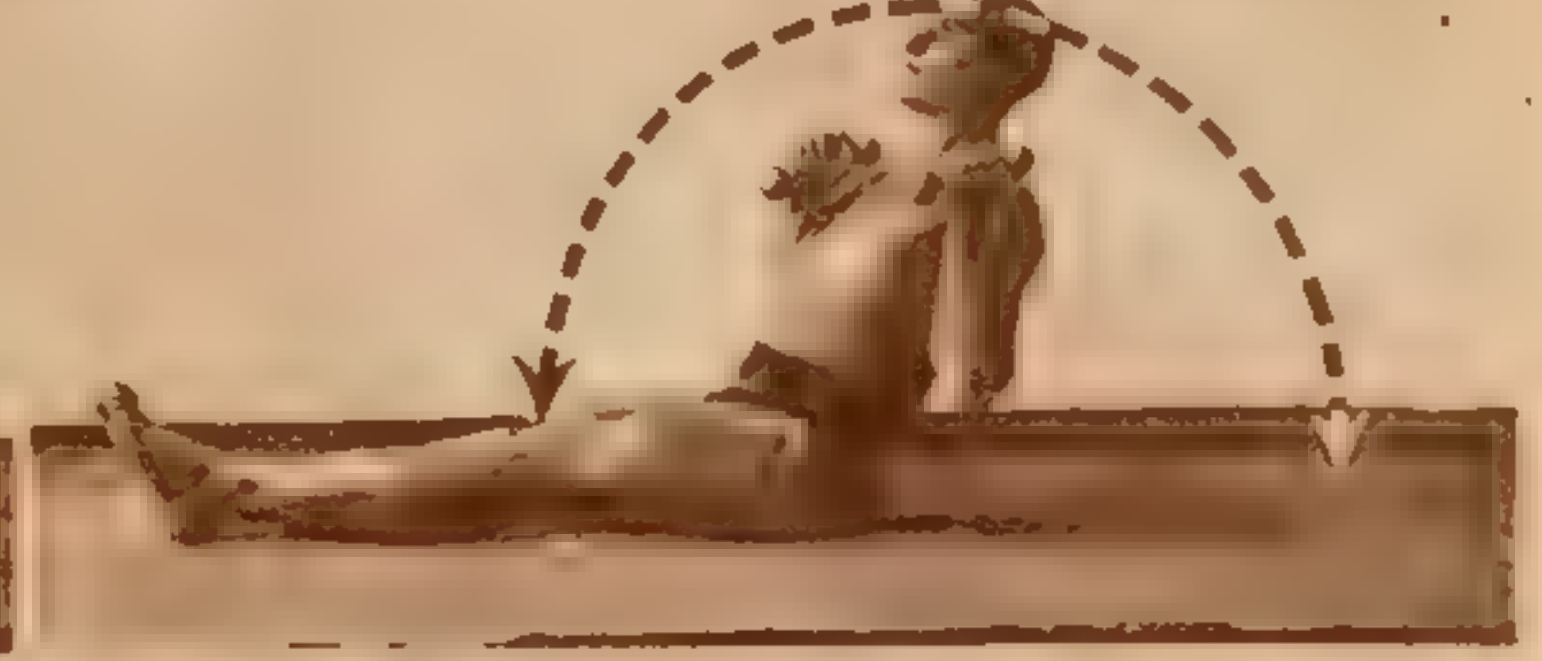
Assis en appui. Croisement des jambes levées tendues (ciseaux).

2



Assis, en équilibre. Croisement des jambes tendues (ciseaux).

3



Couché sur le dos. Redressement, puis flexion avant du tronc.

UNE petite phrase de rien du tout : « Et c'est très amusant », terminait mon « papier » du numéro 608 de *Match*. Je vois, et j'entends d'ici les « lazaroni » de notre temps, tous les aveugles, les paresseux chroniques, les jouisseurs, les voyeurs, les excités des spectacles sportifs se récrier et prétendre que ce n'est pas amusant du tout de s'occuper de soi pour plus de dignité, de s'occuper de son corps pour une meilleure santé, de se préoccuper de faciliter le retour à l'harmonie, fonctionnelle par la recherche d'un perfectionnement physique dont bénéficierait une éventuelle descendance. Une descendance dont les individus rassemblés constituent la Race !

De l'av's de ces détracteurs latents, détracteurs de tous les efforts, de tous les devoirs, il vaut mieux, peut-être, bavarder chez la concierge, pérorer pour ne rien dire ou, chez les vaillants parmi eux, se lancer aveuglément, à corps perdu, dans un sport de copains.

Malgré cette hypothèse, je persiste à croire et à dire que la « culture physique » est amusante quand on sait ce que l'on veut, quand on perçoit le but poursuivi.

C'est, en somme, une question d'intelligence.

★

Il faut donc être intelligent pour faire de la « culture physique ». En effet, cela indique la connaissance des devoirs que l'on se doit à soi-même, la compréhension de la vie mo-

derne qui exige un « corollaire » indispensable qui ne se vérifie ni dans le bridge, ni dans la belote, ni dans les cocktails élégants, ni, d'ailleurs, dans le picon-citron.

★

Mais quelqu'un me demande l'heure favorable pour pratiquer la culture physique journalière, chez soi.

En laissant aux médecins avertis le soin d'explications physiologiques, l'expérience m'incite à répondre qu'il n'y a pas d'heure contre-indiquée (sauf, bien entendu, après les repas).

Néanmoins, il semble que les apathiques et les grassouillets ont intérêt à se cultiver le matin alors que les maigriots et les nerveux devraient s'exercer, en fin d'après-midi, de façon à avoir terminé l'effort une demi-heure avant le repas du soir.

Les écoliers et les sédentaires, qui ont besoin de se redresser avant le repos nocturne, doivent choisir, eux aussi, une heure vespérale.

Une question d'excitation d'assimilation se pose également, à débattre par les médecins doctes.

Le rythme d'exécution et le nombre de répétitions de mouvements sont également variables suivant les sujets. Alors qu'un pléthorique, dont le cœur est contrôlé solide, peut et doit se manœuvrer à une cadence assez vive, celui dont le cœur est capricieux doit

se mouvoir plus lentement comme, pour d'autres raisons, l'amaigrir et le nerveux.

★

La première vertu de la culture physique, c'est d'être individuelle.

Si, pour tous, la forme des mouvements, tribulaire de la forme des articulations, est identique, l'exécution en est variable à l'infini.

Personne ne prétendrait imposer un rythme unique au mouvement d'un cheval andalou et d'un poney, à un éléphant et à un chien baset, bien qu'ils soient tous quadrupèdes, à Carnera et à un « poids mouche » bipèdes et boxeurs !

Ce point de vue supprime l'utilité des gymnastiques d'ensemble qui ne se justifient que pour « mécaniser » les exécutants, à moins qu'ils ne soient athlètes entraînés, capables de maîtriser leur personnalité sans dommage pour elle.

Au contraire des légendes créées et répandues, les muscles durs et hypertrophiés n'ont jamais été un critérium de force pour personne et la « culture physique » ne tend qu'à permettre aux pratiquants de retrouver leur développement normal, harmonieux, permettant, avec un maximum de rendement, une éducation physique facilitée et des pratiques sportives enthousiasmantes.

Aujourd'hui les photographies n° 1, 2, 3 indiquent des mouvements abdominaux. Les n° 1 et 2 sont une suite aux exercices assis. En

appui postérieur et en équilibre il s'agit d'exécuter un mouvement de croisement des jambes tendues.

Le n° 3 remémore les exercices de relèvement du tronc : couché sur le dos, bras allongés ou mains à la nuque ou à la poitrine, avec ou sans haltères, pieds maintenus ou non suivant le degré d'entraînement, se redresser puis fléchir le tronc en avant, la tête touchant les genoux, du moins dans l'intention. Inspirer étant étendu, expirer en soufflant sur les genoux. (Nous envisagerons la respiration et son rythme une autre fois, mais elle n'est oubliée.)

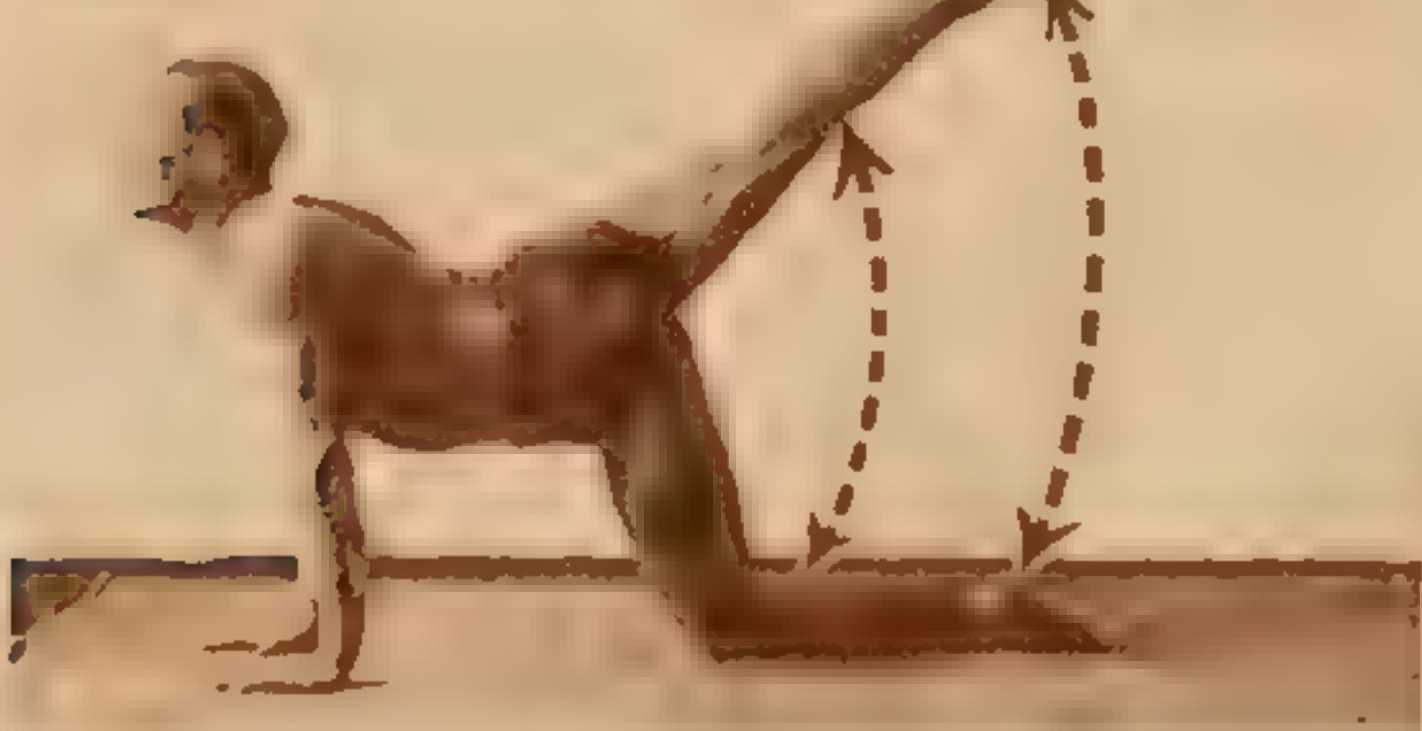
Les n° 4, 5, 6 indiquent des exercices sollicitant les muscles fessiers et l'articulation de la hanche en arrière.

Ces muscles ont une grande importance pour tout le monde en présidant, si j'ose dire, à l'attitude : mais pour les sportifs, coureurs, sauteurs, haltérophiles, nageurs, basketballers, escrimeurs, tennismen, etc., leur entretien journalier est essentiel.

À moins d'être très entraîné, je ne vous jure pas que vous les exécuterez avec autant d'amplitude que le « modèle ». Mais cela ne doit pas décourager et vous y arriverez certainement. C'est alors que vous apprécierez une plus longue foulée, un bond supérieur, une détente augmentée au cours de l'entraînement spécialisé !

Et bon courage à tous.

4



A quatre pattes, à genoux. Élévation alternative des jambes tendues.

5



A plat ventre. Élévation alternative des jambes tendues.

6



A plat ventre. Élévation simultanée des jambes tendues.

Ecrivez-nous... Nous répondrons ici

Le coin du docteur

PROPOS SUR LE SKI (2)

Le ski vient de subir une grande offensive populaire. En effet, les vacances de fin d'année ont amené dans les stations sportives d'hiver une multitude de pratiquants dont beaucoup étaient des néophytes. Mais voici qu'une offensive d'un autre ordre est lancée, au retour des dites vacances, contre le ski ! Il ne manque pas de gens, dont la bonne foi est évidente, pour citer des cas d'accidents survenus pendant les récents « ébats ». Le plus souvent, c'est l'entorse du cou-de-pied ou du genou dont il est question.

Eh bien ! il ne faudrait tout de même pas que de pareils récits portassent atteinte à la diffusion de ce sport dont nous avons vanté les mérites dans une précédente chronique (*Match*, n° 605).

Certes, le nombre des accidents est beaucoup plus élevé que les autres années, mais... le nombre des pratiquants l'est, ne l'oublions pas ! Comme il est décuplé, l'on peut dire qu'en réalité le pourcentage des accidents semble plutôt en régression. D'autre part, si l'on en juge par les cas qui nous ont été signalés, tous, ou presque tous les accidents incriminés sont arrivés à des « sportifs » ou débutants sportifs peu entraînés, au point de vue physique, à cette pratique sportive. Nous ne pouvons donc que répéter ce que nous avons dit dans notre premier « papier » sur le ski, à savoir que le ski demande une technique, une préparation physique et une mise en condition indispensables à sa pratique rationnelle, et qu'il est possible d'obtenir par une gymnastique, une culture physique et un entraînement pouvant se faire loin des champs de neige.

Le ski va entrer maintenant dans sa deuxième phase, celle des skieurs confirmés et des débutants qui ne viennent plus pour un court séjour de vacances de fin d'année.

Dans un mois ou deux, ils peuvent présenter des accidents dus à l'action de la lumière solaire, accidents que l'on peut classer en deux catégories, et qui sont les cousins très germains de ceux dont nous avons fait état, sous le nom de « coup de soleil », dans nos articles consacrés à l'héliothérapie (*Match*, n° 575 et 577). Précisons, à ce sujet, que l'action des rayons ultra-violet peut aussi bien avoir lieu pendant un temps couvert que sous un soleil éclatant. Les brûlures devront être soignées au moyen d'une série de corps gras, entre autres, le liniment oléo-calcaire.

Le deuxième accident dû à la lumière solaire est provoqué surtout par la réverbération des rayons solaires sur la neige. Nous ne saurions trop conseiller aux pratiquants le port de « lunettes fumées » (en verre dit incassable), surtout pendant les mois de février et de mars.

La longue pratique du ski peut aussi provoquer, dans certains cas, des phénomènes de refroidissement au niveau d'organes qui se défendent mal. Les pieds, le nez, les oreilles sont particulièrement en cause. Se rappeler qu'il est catastrophique de les exposer — en cas de gelure — à la chaleur. Au contraire, et c'est une technique bien connue des Esquimaux et des Canadiens, il faut se frotter vigoureusement avec de la neige. Si quelques oreilles (engêlées) apparaissent, appliquer sur la peau légèrement humectée après passage à l'eau froide, et non chaude, de la glycérine ou de la lanoline anhydride. Répéter ce traitement jusqu'à la guérison. (A suivre)

D^r PHILIPPE ENCAUSSE.

■ RANÇON. — 1° L'adresse de Femina-Sport est, 3, avenue de la Porte-d'Orléans, à Paris ; 2° Une école de danses rythmiques ? Voyez Mme Popart, 22, rue de Naples, ou Mme A. Joly, 215, boulevard Saint-Germain, à Paris.

■ DEUX DURS DE SENON. — 1° Les Grands Prix d'Athlétisme de l'Exposition furent organisés à Colombes, le 22 août, par la F.F.A. ; 2° Non, Jess Owens n'y participait pas, mais les épreuves de sprint furent gagnées par son compatriote Ben Johnson ; 3° C'est au cours de cette réunion que Messner se mit en vedette en remportant le 1 500 m international.

■ LUCIE V... — Non, il n'y pas encore d'accord en ce qui concerne les épreuves de cross-country pour les licenciés de la F.F.A.F. et celles de la F.S.G.T. Il vous faut choisir pour l'une ou l'autre des fédérations.

■ H. BARAT. — Le Calvez est né en Bretagne, le 14 mars 1910.

■ SUPPORTERS CURIEUX. — Joe Louis, actuel champion du monde de boxe toutes catégories, n'a jamais participé aux épreuves des Jeux Olympiques.

■ G. ROY (Avignon). — N'exagérons rien ! Vous faites, dites-vous, 7' au 60 m, plat, et ce sans entraînement poussé, et à dix-sept ans. Il doit y avoir erreur sur le temps, car une performance pareille vous donnerait une belle chance dans un championnat de France !

■ A. P. XI°. — La natation est un excellent sport pour le développement de la cage thoracique.

■ FUTURE LENGLEN. — Les championnats internationaux de France 1937 furent remportés par Messieurs : Henckel ; dames : Mme

Sperling ; double messieurs : Henckel-G. von Cramm ; doubles dames : Mathieu-B. Yorke ; double mixte : Mme Mathieu-J. Petra.

■ René Lelièvre. — 1° Le Tour de France aura lieu, cette année, du 5 au 31 juillet. Il est possible qu'il y ait une autre épreuve à la même date dans le sens contraire mais celle-ci serait entièrement publicitaire. 2° C'est le 20 février que sera disputé, à Paris, le match de football Paris Budapest.

■ F. Houéde. — Nous ne pouvons dans ces colonnes, ou nous ne faisons aucune publicité, vous citer ou recommander telle ou telle marque.

■ Mme Barlot. — 1° Ne pouvons vous donner d'adresse personnelle. 2° Le Boxeur Eddy Ran est managé par Bob Roberts. 3° Ecrivez-nous, ferons parvenir.

■ Un vrai lecteur. — Non, l'arrière Dupuis n'a jamais été capitaine de l'équipe de France de football. Il fut sélectionné en 1937 contre l'Allemagne, l'Autriche et la Belgique.

■ X... — Henri Pellissier est mort accidentellement dans sa villa de la vallée de Chevreuse en 1936. Son frère Francis, est établi marchand de vins à Paris et formier à Montalet-le-Bon. Quant à Charles, il est toujours en activité.

■ Marc Guinier. — 1° Le gardien de buts Roux, actuellement au Toulouse F.C. n'a jamais été sélectionné comme international. 2° À la fin de la saison passée, ce sont les deux équipes de Mulhouse et de Rennes qui passèrent de première en seconde division.

■ Charles Ramone. — 1° Le record du monde d'altitude en avion appartient au lieutenant Adam, qui, le 30 juin 1937 à Londres, atteignit 16 440 mètres. Celui des spermophiles est la propriété de l'équipage Anderson-Stevens depuis le 11 novembre 1935. 2° Ils monteront à 22 066 mètres. 3° Le record mondial de l'heure à pied est toujours la propriété du Finlandais P. Nurmi qui détient Jean Boyin en couvrant le

3 octobre 1931, à Düsseldorf, 19 km, 2:0 dans ses 60 minutes. Nurmi, aujourd'hui retiré des compétitions, est dirigeant de la Fédération finlandaise et établi marchand d'articles de sports dans son pays.

■ André Paris. — Avant de jouer sous les couleurs du C.A.P., le footballeur Jean Car-day pratiquait à l'Amiens A.C.

■ Deux skieurs dévoués. — Pour le Tour de France 1937, l'équipe de France était formée de Paul Chocque, Roger Lapebie, René Greves, E. Gamard, P. Cloarec, M. Armandaud, Georges Speicher, L. Thiéard, R. Tanneveau et S. Mercaillo.

■ Un lecteur. — Vos performances sont excellentes elles vous incitent à persévérer. Vous ferez, toutefois, ne pas agir seul. Prendre conseil d'un moniteur compétent.

■ Marcel Weber. — 1° Le calendrier international de l'équipe de France de football prévoit, pour le 30 janvier, une rencontre France Belgique, le 24 mars France Autriche, 1, en mai, un match contre une association britannique, 2° Le championnat professionnel de division nationale se terminera le 8 mai. 3° Au programme du championnat pour la journée du 16 avril (Pauques), figurent les rencontres : Red Star Marseilla : Roubaix Excelsior ; Sete Rouen : Fives R.C. Paris Valenciennes Antibes ; Metz-Sochaux ; Cannes-Olympique Lille et Lens-Strasbourg. 3° Les huitièmes de finale de la Coupe de France auront lieu le premier dimanche de février ; les quarts, le premier dimanche de mars ; les demi-finales le 3 avril et la finale le 8 mai 1938, à Colombes, sous la présidence de M. Albert Lebrun, Président de la République.

■ Nageur cavallonnais. — C'est le 31 juillet 1917 que le Russe Borichenko battit en 1' 7" 9/10, le record du monde des 100 m brasse. Le nageur soviétique peut évidemment battre Jacques Cartonnell ou tout autre nageur français de la F.F.N. mais il est d'avis que probab... les matches n'auront pas lieu car Borichenko n'est pas licencié à une fédération reconnue par la Fédération Française de Natation.

(Voir la suite page 15.)

RAYONS ROMPUS

EN POINT DE MIRE :

Léon BRETON

DE son état : orthopédiste.
A temps perdu : président de l'Union Vélocipédique de France et président d'honneur de l'Union Cycliste Internationale.

L'U. C. I., c'est sa petite coquetterie. En vérité, un rien qui ne nous regarde pas. Cet honorariat, l'U. C. I. l'offrit gentiment à Léon Breton après qu'elle l'eut, sans aucun égard, amené à faire valoir ses droits à la retraite.

Un coup de matraque d'abord, la petite fleur ensuite.

C'eût pu être un avertissement pour Paul Rousseau. Mais le secrétaire général a pour lui les minorités agissantes, et puis sa tâche est tout de même ingrate. Tandis que celle de président, pardon ! la sonnette à agiter et de beaux discours à prononcer...

A ce sujet, Max Burgi a bien mal remplacé Léon Breton. Allez donc trouver un président étranger ayant ce magnifique accent sonore de Léon Breton, qui sent son terroir en moins de deux paroles, trois tours de mains.

Parce qu'il y a les mains.

S'il s'occupe de pieds, Léon Breton n'a jamais négligé les membres supérieurs — surtout à l'heure des discours.

Deux mains — comme vous et moi, du moins je le suppose — et qui parlent clair et net, avec cent astuces imprévisibles, deux mains follement agiles et qui eussent valu à son propriétaire la



gloire du danseur digital si l'orthopédie n'avait occupé son esprit.

Avec ça, aimable, souriant, respectable et, d'ailleurs, unanimement respecté.

Il n'est que les méchantes langues pour oser prétendre qu'on a inventé la légendaire vieille bique uvéfiste à l'intention de Léon Breton.

Un terrain sur lequel nous ne les suivons pas.

Car, en somme, que reprocher à Léon Breton ? D'avoir su se maintenir à la tête de l'U. V. F. ? Je l'aurais juré. Grands jaloux...

Lui ou un autre, ne serait-ce pas du « kif » ?

Autant lui !

Au moins on ne risque rien...

Et puis, je vous le répète, Léon Breton prononce de remarquables discours, en tout lieu, en tout temps, et, gros avantage, même lorsqu'il est aphone. Grâce à ses mains...

LES temps sont durs.

Et les contrats sont rares.

Les champions disparaissent sans même qu'on y prenne garde. On s'éveille, un beau matin — c'est la formule — en pensant à celui-là, ou à cet autre.

Où est-il ?

Parti, envolé, disparu, oublié.

Où êtes-vous, Beaufrand, Chapalain, Choury ? Où êtes-vous Cuyant, Fabre, où êtes-vous ?

Le désespoir, l'indifférence, deux ennemis auxquels on ne résiste pas.

Beaufrand avait été champion olympique.

Chapalain une étoile naissante.

Ils sont partis, cependant, sans un cri, sans un pleur, sans un murmure.

Vaincus mais dignes.

On y songe parfois, rarement.

Ce jour-là, on en parle.

Comme de défunts parents lointains qu'on a beaucoup aimés.

La vie les a-t-elle plus comblés que le sport ?

IL en est qui souffrent affreusement et ne peuvent se résoudre à abandonner le quartier des coureurs, comme ces artistes déchus qui hantent les studios et s'accrochent aux planches des scènes parisiennes, papillons pitoyables dont les ailes se brûlent chaque jour un peu plus à la flamme vacillante de la gloire.

Qu'espère encore Lucien Louet, par exemple, dont la silhouette se profile chaque jour, dans l'encadrement des portes des cabines ?

Un contrat insaisissable...

Et Louet n'a pas d'excuses.

La nature n'en a-t-elle pas fait un contorsionniste-né qui eût étonné les foules par ses prouesses ?

Mais voilà, il y a le vélo !

LAVALADE a fait Minardi. A moins que ce ne soit Minardi qui se soit fait dans le sillage de Lavalade.

Unis comme les doigts de la main, ils n'en ont pas moins failli se séparer. Sans qu'ils

aient prononcé le moindre mot. Sans qu'ils aient échangé le moindre juron... ni le plus petit coup.

On a voulu les dissocier.

Minardi a marché, paraît-il.

Et puis, il s'est repris — on l'affirme.

Dans le premier cas, c'est un niaud. Dans le second, un garçon intelligent. Divorcer sans raison, c'est la faute commise par tant d'autres avant Minardi, pour s'en mordre ensuite les doigts jusqu'à la première phalange.

ENCORE Pecqueur !

Eh oui ! que voulez-vous, en ces temps de crise, lorsqu'on tient un bon sujet on ne le lâche pas aisément.

Or, Pecqueur courait avec Gérardin, l'autre samedi, en nocturne, au Vél' d'Hiv' de Bruxelles. Parmi les manches de l'omnium, un kilomètre contre la montre par équipe. Gérardin partit le premier. Pecqueur devait le relayer après deux tours. Or, il rata le passage de Gérardin qui fit un tour de plus.

Furieux de Gérardin.

— Je dirai à tout le monde comment tu t'es conduit...

Supplications de Pecqueur.

— Non ! mon vieux Toto, on va trop me « charrier ». Comment te faire oublier ? Gérardin eut un trait de génie.

— Eh bien ! pour te punir, tu porteras les valises jusqu'à la gare.

— Et tu ne dis rien ?

— Oui...

Pecqueur joue les porteurs avec conscience. Il installa même les valises dans le filet du compartiment. A peine s'était-il laissé tomber sur la banquette, tout essoufflé, que Gérardin se dressait, menaçant :

— Et maintenant, je te préviens, je vais tout dire...

Depuis lors, sans pitié, Gérardin charge Pecqueur, furieux comme tout non pas d'être l'objet de sarcasmes de la part de notre meilleur sprinter, mais d'avoir porté les valises.

FELIX LEVITAN

Les Belges que nous verrons courir cette année

Trois de nos directeurs sportifs ont effectué, la semaine dernière, leur annuelle tournée d'inspection en Belgique : Ludovic Feuillet, Léo Véron et André Trialoux, qui devaient se rendre outre-Quétvrain séparément, mais qui, au dernier moment, ont reconstitué la tripléte qui, l'an dernier déjà, les vit, inséparables, à Bruxelles comme à Gand.

Inséparables ? Pas exactement au mo-

ment de parler de l'avenir, et c'est ainsi que, dans la capitale des Flandres, comme dans la première ville de Belgique, ils ont tenu isolément des petits conseils de guerre qui leur ont permis de juger de l'état d'esprit de leurs poulains, de leurs ambitions et aussi de leur condition physique.

A Gand, notamment, dans la brasserie de Marcel Buysse, il fallut trois pièces

pour permettre à Ludovic Feuillet de s'entretenir avec Vervaecke, Danneels, Deman, Van Houte et Beckaert ; à Trialoux de bavarder en compagnie de Brackeveldt, Duquesne et Van Temsche ; à Léo Véron d'écouter les propos de Bonduel, Gustave Deloor, Grysselle, Ritservelde et Roossels.

Après une dernière « gueuse » à Bruxelles, en compagnie de confrères belges

venus aux nouvelles, Ludovic Feuillet, Léo Véron et André Trialoux sont rentrés bras dessus bras dessous à Paris... en attendant les premières épreuves routières qui les verront, durant l'effort, se regarder en chiens de faïence et, le soir, bavarder à nouveau amicalement, sans aucune arrière-pensée.

A Pierrard maintenant de partir faire sa petite inspection.



L'équipe Véron est joyeuse, à Gand. Debout, de g. à dr. : Rosseels, G. Deloor, Grysselle, Ritservelde ; assis : Léo Véron et Bonduel.



A quoi rêve la troupe de Trialoux ? De g. à dr. : Duquesne, Brackeveldt, André Trialoux, Van Temsche et le manager Sonnet.



Affaires sérieuses chez Ludo. De g. à dr. : F. Vervaecke, Danneels, Ludovic Feuillet, Deman, Vanhoute et Beckaert.



Et voici encore Ludo à Bruxelles, avec, de g. à dr. : Deltour, Clautier, Vissers, Tersage, le champion du monde Meulenberg, de Meerzema, Masson et Muls.

L'AVIATION POPULAIRE, PÉPINIÈRE DE L'AVENIR



A la section de vol à voile de Boulogne-Billancourt.

Nous avons reçu de nombreuses lettres de nos jeunes lecteurs... et même des plus très jeunes, de nos jeunes lectrices aussi... et même des autres, que nous pourrions toutes résumer par ces quelques mots : *J'aime passionnément l'aviation. Mon rêve serait de devenir pilote. Mais je n'ai pas d'argent et les leçons de pilotage coûtent très cher. Ne pourrais-je jamais réaliser mon rêve ? Que dois-je faire ? Comment dois-je procéder pour devenir aviateur ?*

A l'intention de nos jeunes correspondants, et pour répondre à la fois à toutes leurs questions, *Match* va publier un reportage détaillé sur l'aviation populaire.

Notre réponse ne s'adresse qu'aux lecteurs âgés de 14 ans au moins, de 21 ans au plus, de nationalité française et du sexe masculin, conditions limitatives pour bénéficier des bienfaits de l'aviation populaire.

Pour les autres, il faut malheureusement attendre de nouvelles décisions des pouvoirs publics qui étendront ces bienfaits, et nous avons quelques raisons de croire qu'ils n'attendront peut-être pas bien longtemps, car la question est à l'étude en haut lieu.

Si les carrières aéronautiques ne sont pas encore extrêmement nombreuses, elles se développent sans cesse. Elles offrent sans cesse de nouveaux débouchés particulièrement intéressants en ce qui concerne l'avenir des jeunes.

L'aviation commerciale et postale prend chaque jour une place plus importante dans la vie des peuples. Au point de vue de la défense nationale, le domaine de l'aviation militaire atteint des proportions considérables.

L'aviation populaire est un excellent début de formation et le seul accessible à tous, même aux plus pauvres. On y recrute une sélection de jeunes gens aptes physiquement et moralement. Son but est double : 1° Permettre aux jeunes gens de 14 à 21 ans, de toutes les conditions sociales, de se livrer aux joies des sports aériens par la pratique du vol avec ou sans moteur, pour une cotisation modique de l'ordre de 10 francs par mois ; préparer, suivant une méthode nouvelle, un recrutement supplémentaire pour le personnel navigant de l'armée de l'Air. 2° Créer dans le pays l'esprit aérien.

Ce deuxième but a une importance effective qui s'étend à la population tout entière. Pour ne citer qu'un exemple, ce ne serait pas la peine d'avoir des lignes aériennes commerciales si ces lignes étaient boudées par les clients...

Pour les jeunes qui remplissent les trois conditions énumérées ci-dessus, l'aviation populaire est une filière admirable à tous les points de vue : ceux qui trouveront une situation dans les carrières aéronautiques ou annexes auront réalisé le rêve de leur vie. Les autres n'auront pas à regretter de s'être inscrits dans une section d'A. P., parce qu'ils y auront acquis des atouts indispensables au point de vue de la formation du caractère. Ils auront acquis de l'endurance, de la volonté, du cran. Et ce sont les conditions *si* *non* pour réussir dans n'importe quelle carrière... même en dehors de l'aviation, puisque ce sont des qualités indispensables pour réussir dans la vie.

Voici maintenant quelques renseignements d'ordre pratique :

Premier stade. — Si vous êtes âgé de moins de 14 ans, vous pouvez déjà vous familiariser avec l'aviation et acquérir peu à peu le sens de l'air en vous inscrivant dans une section de modèles réduits.

De neuf à quatorze ans, sous la conduite de moniteurs qualifiés, vous visiterez des terrains et des usines et vous construirez des modèles réduits. Des concours de modèles réduits créent l'émulation et vous permettront de vérifier sans tarder le fruit de vos efforts.

Parallèlement, mais sur un plan nécessairement plus restreint, vous poursuivrez à l'école une activité du même ordre, car, grâce à l'accord intervenu entre le ministre de l'Air et le ministre de l'Éducation nationale, une séance sera obligatoirement consacrée chaque semaine à l'enseignement aéronautique et à la construction des modèles réduits.

Deuxième stade. — Vous avez quatorze ans. Vous pouvez vous inscrire à la sous-section de vol à voile si vous possédez le certificat d'études primaires, ou un certificat attestant que vous avez suivi des études secondaires au moins jusqu'à la classe de quatrième ou des cours d'enseignement technique d'une durée d'au moins deux ans. Enfin, si vous êtes muni d'une autorisation de vos parents.

Toutefois, vous ferez l'objet d'une sélection médicale en vue d'éliminer ceux d'entre vous qui ne pourraient suivre utilement l'éducation sportive donnée dans les sections d'aviation populaire.

Pour la sous-section, de 14 à 17 ans, période où les jeunes gens sont en pleine évolution physiologique, les médecins examinateurs seront très indulgents et n'élimineront que les candidats atteints d'une tare ou d'une affection non améliorable. A tous les autres, même

Comment dois-je procéder pour devenir aviateur ? (1)

À ceux dont la santé n'est pas très brillante momentanément, on laissera la possibilité de courir leur chance sous réserve d'un nouvel examen médical.

Les sous-sections de vol à voile, où les élèves reçoivent une sérieuse instruction théorique, ont bénéficié d'une remarquable impulsion tant pour l'équipement en matériel (90 planeurs dont 15 de performance, 25 d'entraînement et 50 d'apprentissage) que pour l'amélioration de l'infrastructure. Nous en verrons les détails dans un chapitre de notre reportage consacré à une visite à Beynes-Thiverval.

Troisième stade. — Vous avez dix-sept ans. Vous allez pouvoir entrer enfin dans une section de vol mécanique, but final vers lequel convergent tous vos efforts.

Il faut pour cela que vous réunissiez les conditions suivantes :

1° Avoir été déclaré apte physiquement au pilotage des avions de tourisme par un des centres médicaux spécialisés de l'aéronautique civile. Il y a un an, cinq centres médicaux civils seulement fonctionnaient. Aujourd'hui, il en existe cinquante-quatre pour l'examen du personnel navigant. La création des nouveaux centres correspond au souci d'éviter aux candidats pilotes des frais de déplacement élevés. En conséquence, ils ont été établis par l'aviation populaire dans les villes les plus proches des sections locales.

2° Avoir acquis une instruction théorique suffisante en assistant à un certain nombre de séances au sol.

En résumé, le passage au stade du vol mécanique, brevet de tourisme 2° degré et brevet militaire, exige des candidats certaines conditions d'âge, de qualités physiques, de nationalité et de connaissances déterminées par les règlements.

Ajoutons que les sections d'aviation populaire ne se contentent pas de former des pilotes. Elles assurent également l'instruction du personnel spécialisé, mécaniciens et radiotélégraphistes. A cet effet, un important matériel a été distribué : plus de 200 moteurs (Jupiter 420, Renault 480, Hispano 500, Hispano 180, Renault 550, etc.). Plus de 150 postes émetteurs (E. 34 et C. O. 12). Plus de 550 parachutes. Enfin, des matériels divers (carburateurs, magnétos, pompes d'amorçage,

tachymètres, altimètres, badins, compas d'orientation, de navigation, etc.) en très grand nombre, sans compter les casques de vol, les paires de lunettes, les combinaisons de toile, etc., etc.

Au cours de l'année 1937, année d'élaboration et de mise au point de l'A. P., les résultats ont été déjà très féconds grâce à l'effort des pouvoirs publics et à l'enthousiasme soulevé parmi les jeunes : 5.000 élèves pilotes ont effectué un total de 46.000 heures de vol à bord des 340 appareils qui ont été mis par le ministère à la disposition des sections. 1.400 élèves ont obtenu le brevet de premier degré, 200 le brevet de deuxième degré. Un grand nombre d'entre eux se sont présentés avec succès au concours d'entrée de l'École de l'Air, soit comme élèves pilotes au centre-école d'Istres, soit comme mécaniciens au centre de Rochefort.

Pour être admis comme membre d'une section d'aviation populaire au sein d'un aéro-club, il faut adresser une demande écrite au siège du club le plus proche du domicile de l'intéressé ou aller y remplir un bulletin d'admission.

La place nous manque ici pour publier les adresses de tous les aéro-clubs de France et des colonies, mais les intéressés n'auront qu'à s'adresser au syndicat d'initiative de leur ville où ils obtiendront certainement ce renseignement.

Vous pouvez également obtenir tous les compléments d'information en écrivant à l'une des deux fédérations qui groupent les clubs d'aviation populaire : Fédération aéronautique de France, 12, rue du Faubourg-Saint-Honoré, et Fédération populaire des sports aéronautiques, 65, avenue des Champs-Élysées, Paris.

Nous vous donnons ici une marche à suivre très détaillée, mais nous sommes, bien entendu, à l'entière disposition de ceux d'entre vous qui désireraient quelques précisions de plus. Il leur suffira de nous écrire pour que nous leur répondions personnellement, très heureux de rendre ce petit service à ceux qui veulent venir à ce domaine aérien auquel nous consacrons tous nos efforts.

(A suivre.)

ALEXANDRA PECKER.



Défilé d'une des sections, à la journée de l'Aviation populaire à Vincennes.

MON VOYAGE EN U. R. S. S.

(Suite de la page 3.)

— Ah ! s'il tenait la distance et s'il travaillait sa brasse orthodoxe, me dit Jean, je suis persuadé qu'il ferait moins de 2' 35".

Après un concours où cette fois-ci je prends l'avantage dès le début, menant à la fin des plongeurs imposés avec quatre points d'avance, je gagne finalement la belle de mes trois concours en U. R. S. S. avec 154 points contre 149 à Gigaiov.

A la demande des organisateurs, je me lance dans une série interminable de plongeurs humoristiques à la grande joie des spectateurs qui aiment bien, comme partout d'ailleurs, rire pendant une réunion nautique et qui le font d'autant plus volontiers qu'ils savent que c'est la seule occasion qu'ils ont de se dérider pendant la soirée.

Jean Tarris, sans arriver à vaincre son rival direct Wassiliev, réussit néanmoins un temps bien meilleur qu'à Moscou sur 200 mètres : 2 m. 19 sec., contre 2 m. 17 sec. au premier.

— C'est dommage qu'il n'y ait pas encore deux ou trois réunions, me dit-il en se rhabillant, je suis persuadé que je serais arrivé, en me réhabilitant à la compétition, à obtenir la première place en réalisant mes anciens temps. Sincèrement, mon vieux, c'est dur de remettre ça après plus d'un an d'inaction sportive !

— Surtout pour toi, lui dis-je, qui t'entraînes deux fois par jour régulièrement !

— Tiens, viens, allons recevoir nos prix.

Et, au son de la musique, nous recevons encore une fois de magnifiques présents : nappes de douze couverts brodées à la main, coffrets laqués, décorés par les peintres avec un art et une finesse extraordinaires. Les bras chargés de ces superbes cadeaux, nous rentrons à l'hôtel où nous dinons en compagnie des nageurs et nageuses russes.

Toutes les tables sont prises, car c'est au-

jourd'hui la veille du jour libre, le vodka coule à flots, et notamment dans le verre d'un brave homme ventru, assis tout seul à une table voisine, qui, en arrivant, donne trente roubles au gérant en lui demandant de bien vouloir le prévenir quand cette provision serait épuisée. Et, alternativement, il avale, tout en mangeant des sandwiches au caviar, cent grammes de vodka, qui représentent un verre assez respectable, puis une bouteille de bière, encore cent grammes de vodka, de la bière, et ainsi de suite jusqu'à ce qu'il ait bu et mangé pour ses trente roubles. Et là-dessus il s'en va satisfait, essayant, mais en vain, de marcher droit jusqu'à la porte.

Le lendemain, après la conférence habituelle aux nageurs et plongeurs de la ville, nous prenons à la hâte notre déjeuner et nous nous dirigeons vers la gare, notre train partant à trois heures.

Les dirigeants du Comité des Sports viennent nous dire au revoir et nous quittent Kiev, capitale de l'Ukraine, aux nombreuses constructions nouvelles et que nous avions vue, en arrivant, par un temps maussade, et qui, aujourd'hui, toute couverte de neige, nous apparaît beaucoup plus jolie.

Le soleil, que nous n'avions pas vu depuis notre départ de Paris, brille de tout son éclat. — Mauvais signe, nous dit Boris, il va certainement faire très froid !

Nous avons, en effet, appris par les boxeurs français que, quelques jours après notre départ, le thermomètre était descendu à — 26°, excusez du peu !

La Nièvre a repris son aspect normal, c'est-à-dire qu'elle charrie d'énormes glaçons, et la Russie se déroule toute blanche.

ROGER HEINKELE.

FIN

(Exclusivité à *Match* 9. — Tous droits réservés.)

LUTTE

Les amateurs de catch n'auront pas été trop lésés par le départ de l'ex-champion d'Europe, Al Perreira. Au lendemain de la fuite du Portugais, après sa défaite par Koloff, Raoul Paoli voyait les rangs des catcheurs parisiens s'augmenter d'un nouveau venu, l'Italo-Américain Joe Savoldi, qui débarquait des États-Unis, ayant à son actif de nombreux succès, dont une victoire sur l'ex-champion du monde Jim Londres.

Rapidement, Savoldi s'est imposé. Moins lourd que la majorité des adversaires qui lui sont opposés, il est extrêmement rapide et, à l'instar de la plupart des lutteurs qui combattent de l'autre côté de l'Atlantique, possède une prise ou un coup qui lui est particulier. Comme Lewis est maître dans la cravate, Bronowicz dans le coup de sabre, etc., l'Italien excelle dans l'art du coup de bélier et surtout dans celui des sauts chassés. Ancien champion universitaire de saut, notre homme, qui passe assez régulièrement 1 m. 90, réussit, en se détenant à l'horizontale, à frapper son adversaire, de ses deux pieds, au menton.

Après avoir successivement battu le Turc Arif et le Polonais Nowina, Savoldi était opposé à Dan Koloff, officiel champion d'Europe. D'un côté, la puissance et un métier consommé ; de l'autre, une vitesse et surtout un jeu de jambes remarquables. Le match fut plus rapide qu'on l'escomptait et, bien qu'ayant gagné une manche, le Bulgare dut s'incliner devant son plus jeune et fougueux adversaire. Savoldi, qui est aussi adroit de ses pieds qu'un boxeur de ses poings, réussit, alors que la belle était commencée depuis 6 minutes, à envoyer son saut chassé. Ses deux pieds arrivèrent directement à la base du menton du champion d'Europe qui

s'écroula, groggy, et ce fut alors un jeu pour Savoldi de le maintenir à terre pour le compte.

Ainsi, en l'espace de deux mois, Savoldi, qui fait partie de la catégorie des « lourds-légers », brille au premier plan. Pour en triompher, il faut évidemment un lutteur puissant, mais surtout extrêmement rapide et capable de ne pas se laisser prendre de vitesse, en même temps que susceptible de pouvoir encaisser les coups de pied de l'Italien. On ne voit guère que le champion de France Henri Deglane, maître des catch, qui possède toutes ces qualités. C'est ce qu'a compris Paoli qui opposera le Limousin à Savoldi prochainement. On peut prévoir que ce jour-là le Palais des Sports connaîtra une salle digne des Deglane-Koloff ou Deglane-Perreira, mais Henri n'a pas encore gagné.

Rigoulot accordait sa revanche à Al Sparks. L'Américain dut reconnaître la supériorité de notre compatriote après 21 minutes de combat. Une fois de plus, une ceinture avant tourbillonnée donna la victoire au populaire Charlot. La partie ne fut pas des plus faciles pour Rigoulot, son adversaire l'ayant mis à plusieurs reprises en sérieuse difficulté.

Au côté de Savoldi, un autre lutteur « monte » également, le Danois Martinson, qui remporta sa troisième victoire consécutive en forçant le Bulgare Kostantinoff à s'avouer vaincu après 19 minutes de combat. Martinson est un lutteur dont la qualité dominante est la rapidité d'exécution. Peut-être n'est-il pas excellent encaisseur, mais sa vitesse lui permet d'imposer sa lutte ; c'est un homme qui est certainement appelé à jouer les premiers rôles dans un avenir très prochain.

RENE MOYSE.

BOXE

Revue de la semaine

C'EST une mésaventure survenue à quelques autres de nos compatriotes, dont André Lenglet est cette fois la victime. Lenglet rencontrait, à Boston, Al. Mac Coy. Le Français fit bien, cette fois, ce qu'il devait faire, et même le fit bien. Ayant mené le combat à toute allure, ayant même expédié par deux fois son adversaire au tapis... pour des temps que le chronomètre enregistra avec fantaisie, Lenglet fut déclaré battu aux points. Bien sûr, les juges seuls partageaient leur propre avis. Ainsi, cette défaite n'entache-t-elle que très peu ou pas du tout, l'honorabilité pugilistique d'André Lenglet, aimé de la foule. Comme nous le disions plus haut, des Routis, des Huat, peuvent se remémorer de semblables décisions. Elles ne leur ont pas nui. Espérons qu'il en sera de même pour Lenglet. Des défaites scandaleuses valent mieux que certaines victoires pénibles et justes.

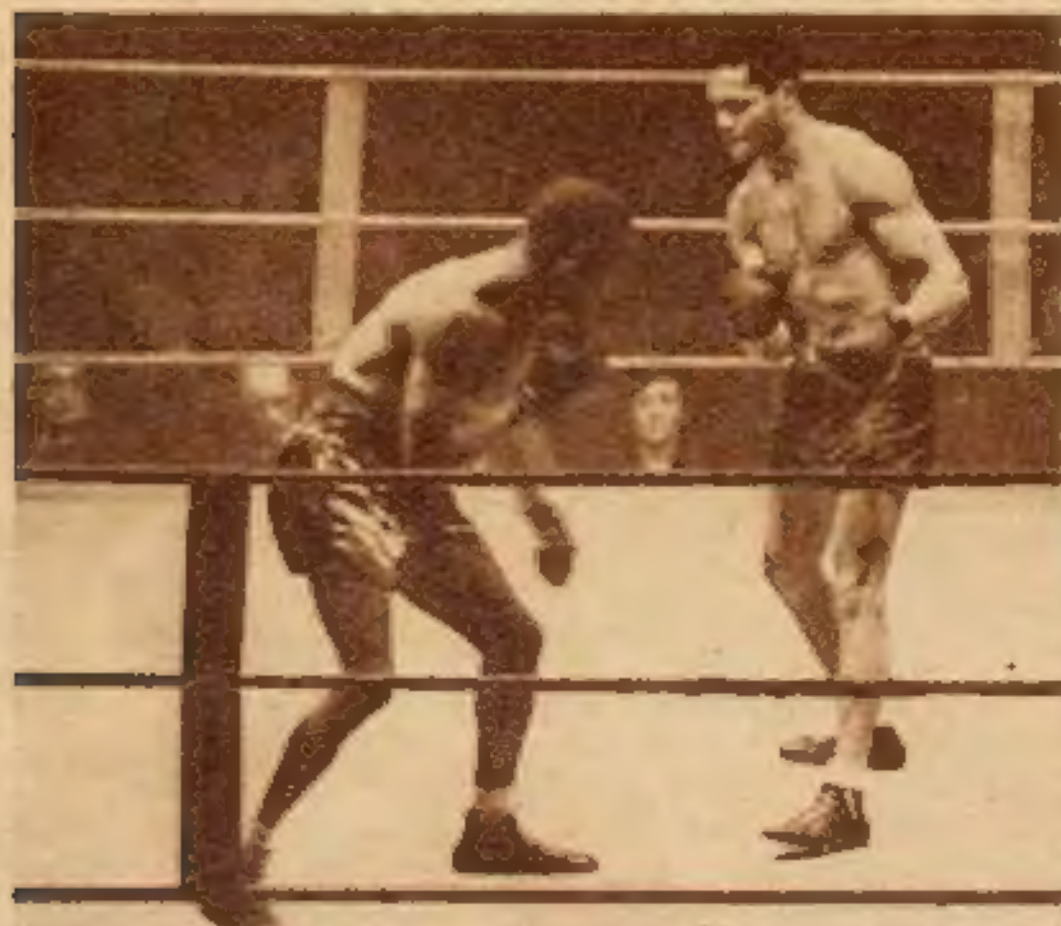
A se frotter à Armstrong, Venturi a récolté un mois de suspension, ceci pour s'être présenté au combat avec une livre au-dessus du poids stipulé. Mais la commission de boxe de l'Etat de New-York dénie aussi le coup bas qui mit fin au combat. Venturi portait une coquille blindée et marqua trop d'hésitation avant d'aller au tapis. Les Américains, logiques, n'entendent pas qu'il y ait contestation au sujet d'un coup douteux, quand la victime est efficacement protégée contre cet accident. Que ne peut-il en être de même partout ?

A Berlin, Christoforidis, après un combat acharné, l'a emporté sur Eder. Combat rapidement mené, avec même un bel acharnement. Christo se montra plus vite d'abord ; il porta ensuite des coups qui paraissaient plus efficaces. Le champion grec, que nous reverrons avec plaisir à Paris, a fait une rentrée des plus prometteuses.

A Paris, l'on opposait notre sombre espoir, Assane Diouf, à Tunero. Le match terminé, on peut dire qu'il ne s'imposait pas. Il fut, en effet, des plus ternes. Tunero voulait se battre. Diouf ne l'entendait pas ainsi. Quand on n'est pas deux sur un ring, le spectacle devient vite monotone. Mais vraiment — et ceci avant que la rencontre, si rencontre il y eut, fût arrêtée — l'on pouvait estimer sagement qu'il était prématuré de mettre un jeune boxeur, qui a encore du métier à apprendre, devant peut-être le meilleur poids moyen d'Europe. C'était aller vite en besogne.

Par contre, c'est avec plaisir que l'on a vu Cerdan confirmer ses qualités aux dépens d'Eddie Ran, k.o. à la deuxième reprise. Cerdan, par sa manière, son allant, la qualité de son punch, mieux encore que par certaines victoires remportées sur des hommes qui ne sont pas de premier plan, se présente comme un réel espoir et un boxeur brillant, ce qui ne gâte rien. Dans la catégorie des welters, la plus riche actuellement en France, il doit, à notre avis, jouer un rôle de premier plan. Il est vrai qu'après l'avoir sagement mis en train, on lui propose tout d'un coup un bel obstacle à franchir en la personne de Locatelli. Ce n'est pas parce que ce dernier a succombé de justesse devant Eddy Rabak qu'il doit être considéré comme un essayeur ! On veut des ascensions trop rapides. Il serait dommage que Cerdan fût une victime de cette politique.

JEAN DE LASCOUMETTES.



WAGRAM. — Tunero-Assane Diouf : Tunero, de face, va attaquer Diouf dont les cordes ont interrompu la retraite.

(Suite de la page 12.)

■ Entraîneur d'une équipe de football. — Il est très difficile de vous dire dans ces colonnes à combien reviennent les déplacements d'une équipe de première division pour jouer à Sète, Lille, Marseille, Paris ou Metz. Tout dépend du nombre de personnes déplacées, de la durée du séjour et du moyen de locomotion utilisé ; 2° Adressez-nous article et photographie.

■ Toffi et Mitou. — 1° Ernest Cadine et Charles Rigoulot sont anciens champions olympiques de force et Deglane ancien champion olympique de lutte ; 2° Aux Jeux de Berlin, le gardien de la paix Poilvé remporta la finale des poids moyens, mais Poilvé est toujours amateur et n'a nullement l'intention de passer professionnel ; 3° Mais non, les catcheurs sont très aimables et répondent habituellement aux lettres de leurs admirateurs et... admiratrices. Ecrivez-nous, ferons parvenir.

■ Nicolas Latontaine. — 1° Au cours de la saison 1936, les clubs amateurs ne dépassèrent pas les septièmes de finale de la Coupe de France. Les derniers survivants furent le R.C. Agde et l'A.S. Brest ; 2° Le championnat de France juniors fut remporté par le S.C. Schiltigheim, qui battit en finale l'Olympique de Marseille ; 3° Le champion

régional de la ligue du Nord fut le Stade Bethunois ; celui de l'Ouest, le stade de Morlaix.

■ Georges Gaillardon. — 1° Depuis la création du rugby à treize en France, le championnat fut remporté, en 1935, par Villeneuve ; en 1936, par Perpignan, qui battit Bordeaux par 25 points à 14 ; en 1937, par Bordeaux, qui battit Perpignan par 23 à 10 ; 2° La Coupe de France de rugby à treize fut créée en 1935 et remportée par Lyon-Villeurbanne sur Perpignan par 22 à 7 ; en 1936, Côte Basque battit Villeneuve par 15 à 8 et, en 1937, Villeneuve battit Perpignan par 12 à 6 ; 3° La finale de la Coupe Nationale, challenge Pierre-Failliot, fut remportée, l'an dernier, par le Landegoc-Roussillon, qui battit la Côte Basque par 10 à 5.

■ Lucien Aumont. — Vous trouverez tous ces renseignements dans : « Comment créer et faire agréer par le Gouvernement une Société sportive », à la Bibliothèque d'Éducation, 15, rue de Cluny, à Paris.

■ René Blanc. — 1° Le dernier match France-Italie fut disputé à Paris le 5 décembre 1937. L'équipe de France avait la composition suivante : di Lorto, Casenave, Mettler, Bour-

LES TIRAILLEURS MAROCAINS ET LETISSERAND

A L'HONNEUR

DANS LE CROSS INTERNATIONAL



CROSS COUNTRY : Challenge de l'U.S. Métro. — Un passage du cross des juniors menés par (de g. à dr.) : Gonilhardot, Simon et Touflan. A dr. : le vainqueur, Ferron, du V.S. Chartrain.

SI l'on passe rapidement en revue les résultats enregistrés dans les principales épreuves de cross-country organisées depuis le début de la saison, l'on constate que les premières places ont été enlevées successivement par les athlètes ou les clubs suivants : Messner (cross de « L'Intran »), Bouali (cross d'Alger), Lonlas et le C. O. Aubervilliers (cross de Rouen), Cérout et l'A. S. Montferrandaise (cross de La Boissière-Montreuil), Lonlas et le C. O. A. (cross de Chartres).

Dimanche dernier, la tradition a été respectée, et les pronostiqueurs ont été mis en déroute ! Pensez donc : ils avaient annoncé que les Belgrave Harriers l'emporteraient sur toute la ligne. Comme j'étais du nombre, je n'ai donc aucune fausse honte à faire mon mea culpa.

Les Belgrave n'ont donc pas été plus heureux que les Birchfield. Ils ont dû, eux aussi, s'en retourner chez eux avec une « veste » qui pèsera certainement lourd sur leurs épaules. L'on sait, en effet, que nos amis anglais n'aiment pas beaucoup être battus dans le domaine de la course à pied. Deux échecs successifs, voilà qui sera un tantinet douloureux pour eux...

D'une façon générale, c'est surtout au C. O. Billancourt que l'on pensait pour sauver l'honneur. Or, si le C.O.B. a couru avec une volonté, un désir de bien faire auxquels il convient de rendre hommage, il a trouvé cependant son maître : l'U. S. Belfort, dont on attendait la sortie avec une certaine curiosité.

Dimanche, El Ghazy (1^{er}), Bouazzat (2^e), Ab del Kader (3^e), Ben Aïssa (10^e), Aïssa (14^e) et Letisserand (37^e) ont valu à leur club une première place qui fera couler beaucoup d'encre. Ils ont battu le C. O. B. par 68 à 104 points. Au C. O. B., Amrouche termina troisième, devant Aïtanouche (15^e), Delaet (17^e), Lefebvre (18^e), Sadi (22^e) et Bourachedi (29^e). Quant aux Belgrave Harriers, leur classement fut le suivant, pour la troisième place où ils totalisèrent 109 points : Penny (7^e), Parker (9^e), Footer (11^e), Carter (23^e), Cohen (27^e) et Tobin (32^e). L'on sait que l'U. S. M. (207^e), le C. S. Metz (325^e), l'U. S. N. (331^e), l'A. L. Paris (351^e), l'E. O. B. M. (427^e), le C. A. Béglais, etc..., se classèrent ensuite.

Somme toute, la surprise causée par les tirailleurs marocains et par Letisserand a été de taille. Réjouissons-nous-en, car de tels événements ne peuvent que contribuer au développement du cross-country, surtout en province. On a eu la preuve, dimanche, de ce qu'une préparation intelligente et un désir de vaincre très prononcé peuvent faire. La victoire a souri à des athlètes vraiment méritants et c'est justice ! En effet, l'entraîneur de l'U.S. Belfort, M. Emmlinger, ancien crossman de valeur, m'a dit, après l'épreuve, avec quel soin ses hommes s'étaient préparés en vue de ce cross international.

D'un bout à l'autre de la compétition, les Marocains ont « asphyxié » les Britanniques qui ne furent pas à même de résister au train

des El Ghazy, Bouazzat, Ab del Kader, puis de nouveau El Ghazy. Ce dernier, qui est âgé d'environ vingt-quatre ans, a terminé en excellente condition. S'il se maintient en aussi bonne forme et surtout si son moral est aussi élevé lors du National, il se devrait de réaliser une performance bien supérieure à celle qu'il a déjà mise à son actif en se classant dix-huitième.

Après El Ghazy, il y a lieu de citer aussi Bouazzat, qui termina très fort, et Amrouche.

Le résultat général eût-il été différent si le parcours avait été plus long, c'est-à-dire s'il avait dépassé les 10 km. 190 tracés à la Croix-de-Berny ? Je ne le pense pas... Les coureurs de l'U.S. Belfort ont fait montre, dimanche, d'une telle combativité, d'un tel désir de vaincre et d'une si bonne mise au point qu'ils eussent été certainement capables de fournir un effort de plus longue haleine. Il sera donc d'autant plus intéressant de les voir aux prises avec les « ténors », avec les réputés représentants du C. O. Aubervilliers et de l'A.S. Montferrandaise, pour ne citer que ces deux équipes...

En terminant, ne manquons pas d'applaudir au succès de Ferron (U.S. Chartrain), et du C.A.S.G., dans le cross réservé aux juniors ; de saluer la victoire de Poirot et du V.S. Chartrain, dans l'épreuve des cadets, et de signaler combien l'organisation générale des cross de l'U.S. Métro fut réussie.

PHILIPPE ENCAUSSE.

QUE DE JEUNES GENS ! QUE DE JEUNES FILLES !

ne peuvent débiter avantageusement dans le commerce, l'industrie, la Banque et les administrations faute de connaître

la COMPTABILITÉ la STÉNO-DACTYLO

pourtant si facilement et si rapidement apprises SUR PLACE OU PAR CORRESPONDANCE

AUX ETABLISSEMENTS
JAMET-BUFFEREAU

96, rue de Rivoli, PARIS

Programme Ma

10 SUCCURSALES EN PROVINCE

CYCLISME

Au Vel' d'hiv'

POUR le brassard-poursuite du Vel' d'Hiv', Amédée Fournier, malgré un départ ultra-rapide, n'a pas fait trébucher Richard. La puissance de l'ancien recordman du monde de l'heure a eu raison de la fougue de Fournier.

A qui le tour, maintenant ?

Si cette poursuite ne souleva pas l'enthousiasme de la foule — allez donc la comprendre... — la course derrière motos commerciales, par contre, souleva les applaudissements des populaires et Arthur Sérès et son père, après avoir été unis dans l'effort, l'un entraînant l'autre, le furent aussi dans le succès. Arthur Sérès reçut là la plus belle ovation de sa jeune carrière. Il en connaît d'autres...

En demi-fond, la course fut violemment animée. Sur l'heure, Paillard se montra le meilleur après avoir ravi la première place à Minardi, qui fit vraiment l'impossible pour la lui reprendre. Et, pour donner une idée de la lutte, il suffit de préciser que Georges Wambst termina à vingt mètres de Paillard, Terreau à quarante, Minardi à soixante-dix et Blanc-Garin à cent soixante-dix mètres. Cinq hommes dans le tour, après une heure. Ce n'est pas mal...

GUIHAIRE CONTINUE...

ET ENLEVE LE PASBECQ

EN excellente condition physique depuis quelques semaines, François Guihare ne faiblit pas et, dimanche, il s'est octroyé une nouvelle victoire dans le Prix Pasbecq, la plus importante des épreuves de cross cyclo-pédestre du début de saison.

La plupart des spécialistes qui brûlent du désir de représenter la France dans le Cyclo-Cross International étaient au départ et, tout de suite, on vit Bertellin mener rondement, devant Renoncé, Bocquet et Guihare, Paul Chocque ayant perdu du terrain.

Bien décidé à l'emporter, Bertellin fit de son mieux pour distancer aussitôt Guihare et Renoncé, ses rivaux les plus sérieux ; mais cette tâche était au-dessus de ses forces. Guihare contre-attaquant avec autorité, Bertellin baissa de pied et, dès lors, le poulain de Camille Foucaux ne fut plus inquiété.

Durant les deux autres boucles, il augmenta progressivement son avance sur Renoncé, courageux, mais incapable de se maintenir à proche distance du leader.

D'ailleurs, à l'arrivée, près d'une minute trente séparait les deux hommes...

Sur le sol détrempé, Guihare avait été aussi à l'aise que plus récemment dans la neige et sur terrain sec. A trois semaines du cyclo-cross international du Mont-Valérien, Guihare est bien notre meilleur homme, et nous pouvons avoir confiance en lui pour défendre nos couleurs avec de grandes chances de succès contre les spécialistes étrangers.

Bertellin s'est découragé un peu vite, à notre gré, mais Renoncé et Duc, par contre, nous ont beaucoup plu par leur cran.

Et Chocque, dont c'était la rentrée ? Eh bien ! sans étonner son monde, il a fait une bonne course, quoique manquant d'habitude à l'effort.

GEO TYZOR.



CROSS CYCLO-PEDESTRE : Challenge Pasbecq. — Un passage difficile de Bertellin, suivi de Guihare.

mixte : Mme Boegner-Borotra ; simple dames : Mlle Pannetier ; double dames : Mmes Boegner-Neufeld ; 2° La Coupe Davis fut gagnée par les États-Unis, qui battirent en challenge round l'Angleterre par 4 à 1 ; 3° L'équipe américaine était composée de Budge, Meiko, Parker et Grant. C'est Budge qui fut le héros de la coupe et qui permit la victoire américaine.

■ Skieur chamoniard. — 1° Le championnat du monde de patinage sur glace fut remporté, en 1936, par le Norvégien Ballangrud, et, en 1937, par son compatriote Staksrud ; 2° Le record du monde des 5.000 mètres appartient, depuis 1936, au Suédois Ballangrud en 8' 17" 2/10 ; 3° Le championnat de France de patinage ne fut pas disputé en 1937, la Chamoniard Quaglia, qui avait inscrit son nom douze fois au palmarès, avait dû céder son titre, en 1935, à Lesguillon, qui remporta le titre l'année suivante.

ACHILLE

aux pieds nickelés.

ALEPÉE ET Cie, 98, rue Réaumur, Paris.
Le gérant : Raymond DEBRUGES.

AS DU SKI FRANÇAIS



On reconnaît : André Tournier, Beckert, Émile Allais et M. Bayle, président de la Commission sportive.

Un athlète complet, un espoir ? "JOJO" GREMILLET

UN coin charmant de la banlieue lyonnaise qui, malgré l'hiver conserve son caractère si particulier, si affable et si avenant des campagnes de France. Les sportifs de la grande ville du Rhône viennent s'y adonner à leurs jeux favoris : tennis, skating, golf, badminton, le tout dans une atmosphère de cordialité et de simplicité qui est à la base de l'éducation des jeunes.

Le but de ma visite, dans cet endroit privilégié, est de bavarder quelques instants avec le jeune espoir Georges Grémillet. Mais c'est son père qui me reçoit, très aimablement, dis-je dire ; ancien journaliste, il facilite aussitôt ma tâche.

— Vous venez voir Georges, me dit-il. Vous arrivez à point. Il est justement à l'entraînement. Car, vous le savez, il doit participer aux critères sur bois, à Paris, au mois de février prochain et, mon Dieu, il ne lui reste que peu de temps pour assurer sa forme.

A la suite de M. Grémillet senior, je parcours les seize courts de tennis du Family Sports et nous tombons enfin face à face avec « Jojo ».

Vous le présenterai-je ? Pour l'instant « Jojo » s'entraîne : smashes, revers, drives, tout y passe. Ce grand garçon m'étonne et, comme je reste un peu interdit, M. Grémillet, qui a sans doute compris ma muette question, m'en donne la solution :

— Voyez-vous, mon fils a été élevé à la campagne. Je voulais un jour qu'il puisse me succéder ici. J'ai donc voulu lui donner une orientation suivant mon cœur de vieux spor-

tif. Je fus professeur d'éducation physique avant tout et reste l'ennemi de l'intellectualité excessive. Je suis partisan, par conséquent, de l'éducation anglaise. Plutôt que de rechercher des diplômes, j'ai désiré pour lui une orientation vers cette vie d'adolescent pour laquelle le capital-santé compte avant tout. Et voici le résultat de cette expérience :

« Jojo » a seize ans et demi ; il mesure 1 m. 85 et pèse 72 kilos.

— A-t-il pratiqué d'autres sports ?

— Oui. Car si le tennis exige une grande souplesse et beaucoup d'endurance, le jeu de jambes, que vous admirez tout à l'heure, par exemple, a été acquis grâce au badminton. Ses bras ont été développés par le lancement du javelot, le punching-ball, la machine à rammer et, à la base de tout, l'élément essentiel de tous les sports : la culture physique.

Avant de prendre congé, M. Grémillet me charge d'adresser une rectification par l'intermédiaire de « Match » au sujet de ce qui a été dit par la presse sur la valeur exacte de son fils.

— Je ne voudrais point que l'on fasse un parallèle entre « Jojo » et Henri Cochet. « Jojo » a bénéficié, à Paris, pour le tournoi de Noël, d'une ambiance très flatteuse qui a eu certes le bon résultat de l'encourager et de

lui faire donner son maximum ; mais trop le flatter pourrait lui être nuisible. Il aura certainement, avant d'arriver à un très bon résultat, beaucoup de revers. En le faisant passer dès l'instant pour un as, l'avenir pourrait lui apporter une déception qui risquerait de briser tous nos efforts. Mon fils, dans son coin de province, va continuer — puisque cela lui a réussi — son travail lent, patient et méthodique.

HENRY VINCENT.



L'entraînement de Georges sous les yeux de son père.